2 AOUT 1952

France

N° 355 - 100 FRANCS

Lincoln U Library

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

Helsinki s'affrontent
s meilleurs athlètes
du monde.

★

rise entre deux feux
Trieste
est anxieuse
e connaître son sort.

★

La fièvre aphteuse
met en péril
l'élevage national.

★

Aix-en-Provence
Salzbourg francais.

L'ARGENTINE EN DEUIL

Mme Eva Perón, femme du président de la République argentine, est morte après une longue et douloureuse agonie. Durant sept ans elle fut pour le général Perón la plus précieuse collaboratrice et la véritable animatrice du mouvement social argentin.

Nous publierons prochainement le reportage des obsèques de Mme Eva Perón.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

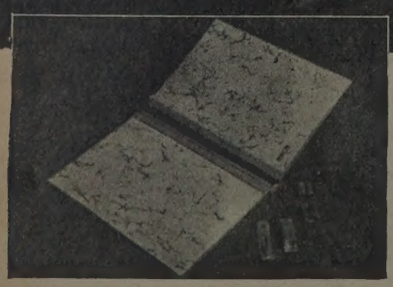
★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 670 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 690 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 70 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . 520 fr.
Clefs de montage . . . . . 70 fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

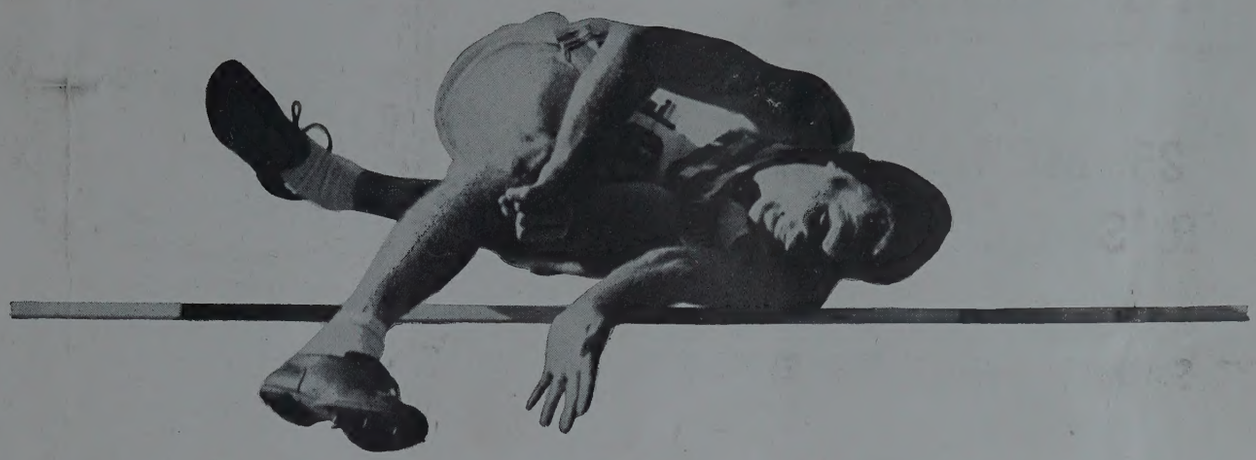
Il vous faut une
RELIURE MOBILE ACLE

SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET

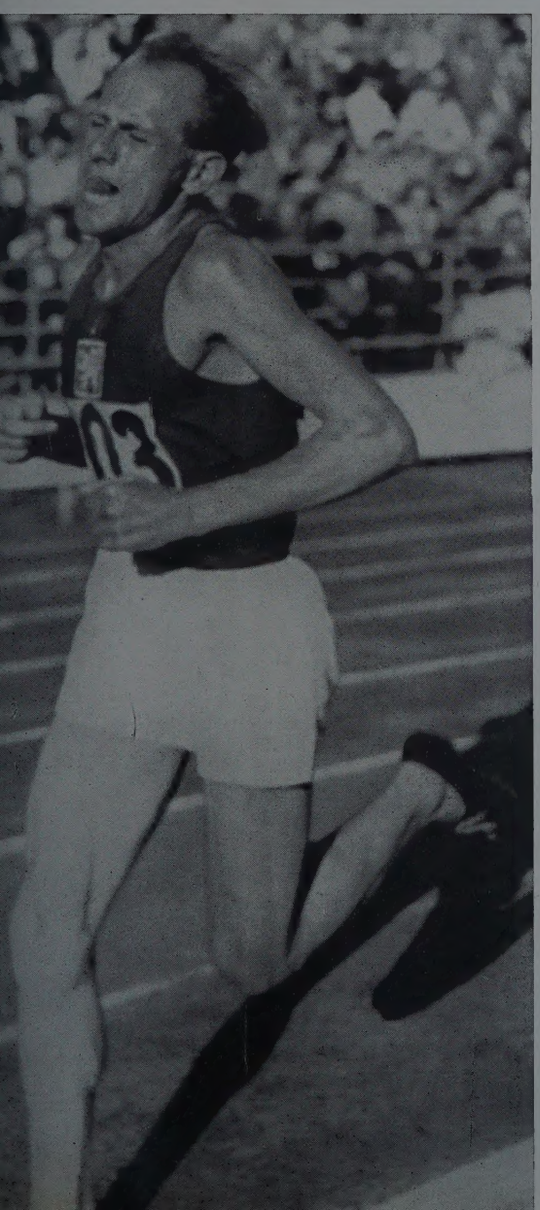
8me ANNÉE — NUMÉRO 355

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

2 AOUT 1952



LES XVES JEUX OLYMPIQUES A HELSINKI



W. DAVIS FRANCHIT 2 m. 04

L'IMBATTABLE TCHÈQUE ZATOPEK

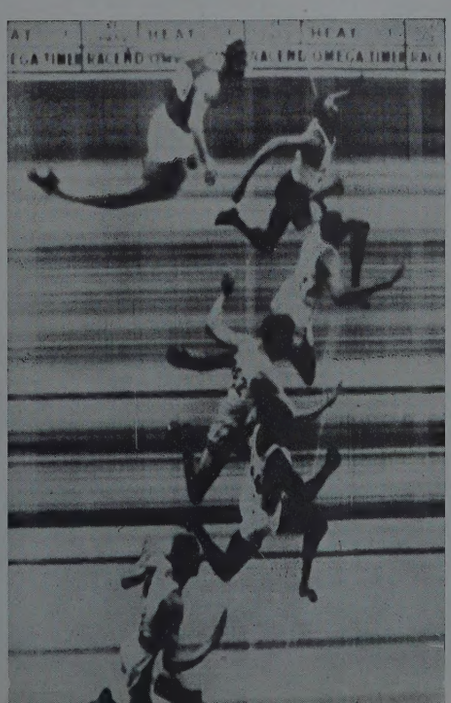
Ses ressources sont inépuisables. Il est champion et recordman olympique en 14'6''6 pour le 5.000 mètres, en 29'17'' pour le 10.000 mètres et en 2 heures 23'3'' pour le marathon.

MIMOUN TRÈS BRILLANT SECOND

La volonté, l'intelligence de la course qu'a montrées Mimoun l'ont hissé à la grande classe mondiale. Deux fois second au 5.000 et au 10.000 mètres, il bat les records français de ces deux distances en 14'7''4 et 29'32''8.

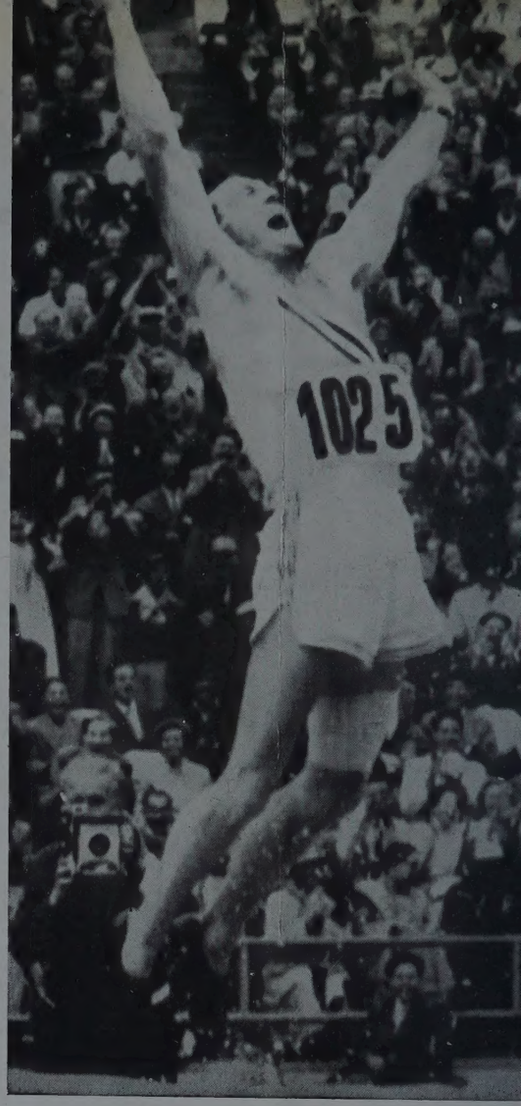
SIX FINALISTES EN 1/10 DE SECONDE

REMIGINO (États-Unis) est champion des 100 mètres en 10'4, mais, seul, l'examen de cette photographie a permis de départager Remigino et Mac Kenley.



SAM G. INESS (ÉTATS-UNIS) VAINQUEUR AU DISQUE

Quelle impression de puissance donne Iness lorsqu'il réédite, amélioré par la technique moderne, le geste de l'antique discobole ! Premier avec un jet de 55 m. 03, il devance Consolini (Italie) et Dillion (Etats-Unis).



LE PASTEUR RICHARDS EXULTE

Il a sauté (évidemment !) de joie en entendant le speaker annoncer qu'avec un bond de 4 m. 55 il devenait champion et recordman olympique.

STANFIELD INÉGALABLE SUR 200 MÈTRES

Une déchirure musculaire à la cuisse n'a pu l'empêcher de manifester sa supériorité. Il s'est contenté de devancer ses rivaux de quelques décimètres, tout en égalant le record olympique.

NINA ROMASCHKOVA (U. R. S. S.) CHAMPION FÉMININ DU DISQUE

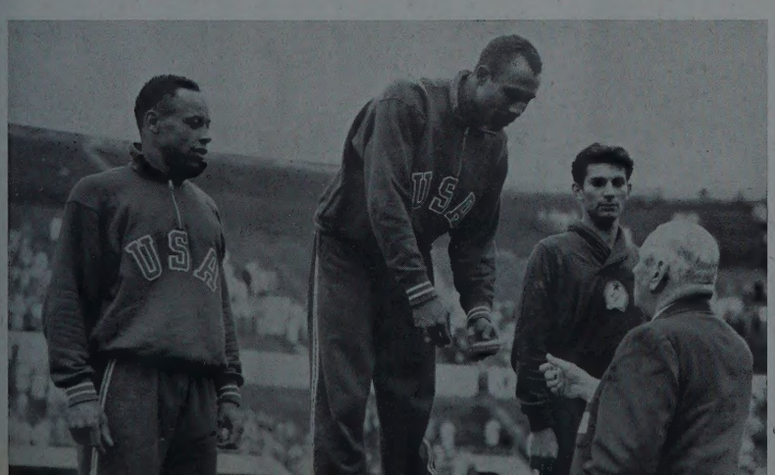
La grâce féminine s'efface ici devant la force et la détente. On pense à l'amazone, à la guerrière, malgré le symbole de paix que sont les Jeux. Dans les lancers les athlètes russes surclassent leurs rivales.

M. G. WHITFIELD (ÉTATS-UNIS) GAGNE LE 800 MÈTRES
Déjà vainqueur à Londres, il gagne à nouveau à Helsinki devant le même adversaire : Wint, de la Jamaïque, et dans le même temps : 1'49''2.

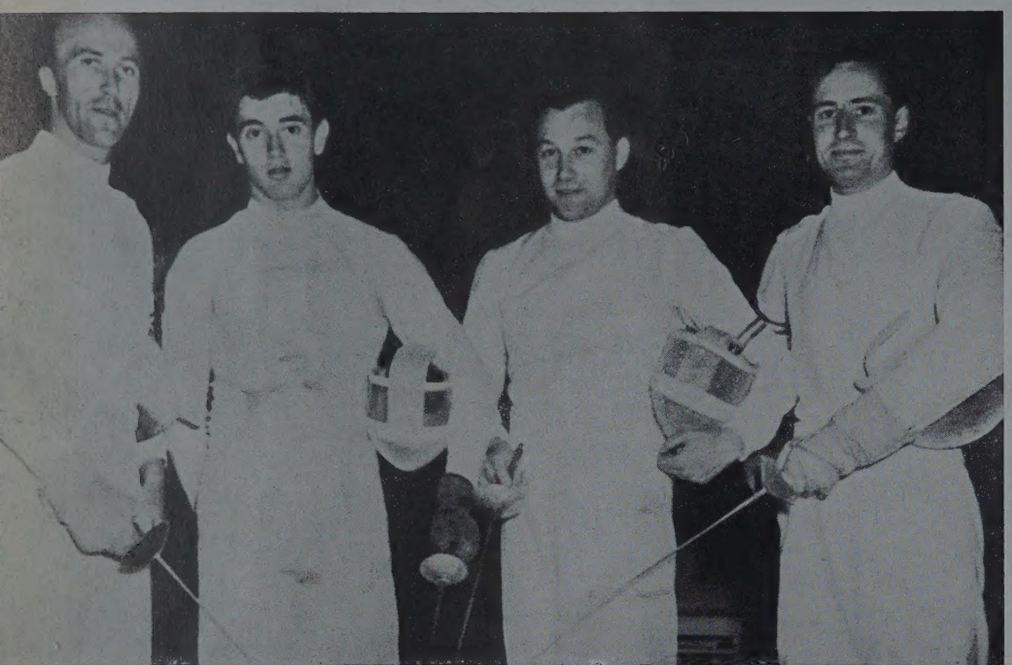
C. H. MOORE (ÉTATS-UNIS) CHAMPION DES 400 MÈTRES HAIES
Si le temps eût été meilleur et la piste moins humide il eût battu ou égalé le record du fameux Glen Hardin. Moore a tout de même battu le record olympique en 50''8.

LE JAMAICAIN GÉANT ARTHUR S. WINT
Grand spécialiste et grand champion du 400 et du 800 mètres plats, Wint possède une foulée d'une longueur exceptionnelle. Il faut un Whitfield pour le devancer.

J. C. BIFFLE (ÉTATS-UNIS) CHAMPION DU SAUT EN LONGUEUR
Après sa victoire il reçoit sa médaille d'or, mais son bond de 7 m. 57 ne peut faire oublier la performance extraordinaire de Jesse Owens aux Jeux de Berlin. **A gauche**, Gourdine (U.S.A.), deuxième, **à droite**, Foldesi (Hongrie), troisième.



CES SIX HOMMES ONT APPORTÉ 3 MÉDAILLES D'OR A LA FRANCE

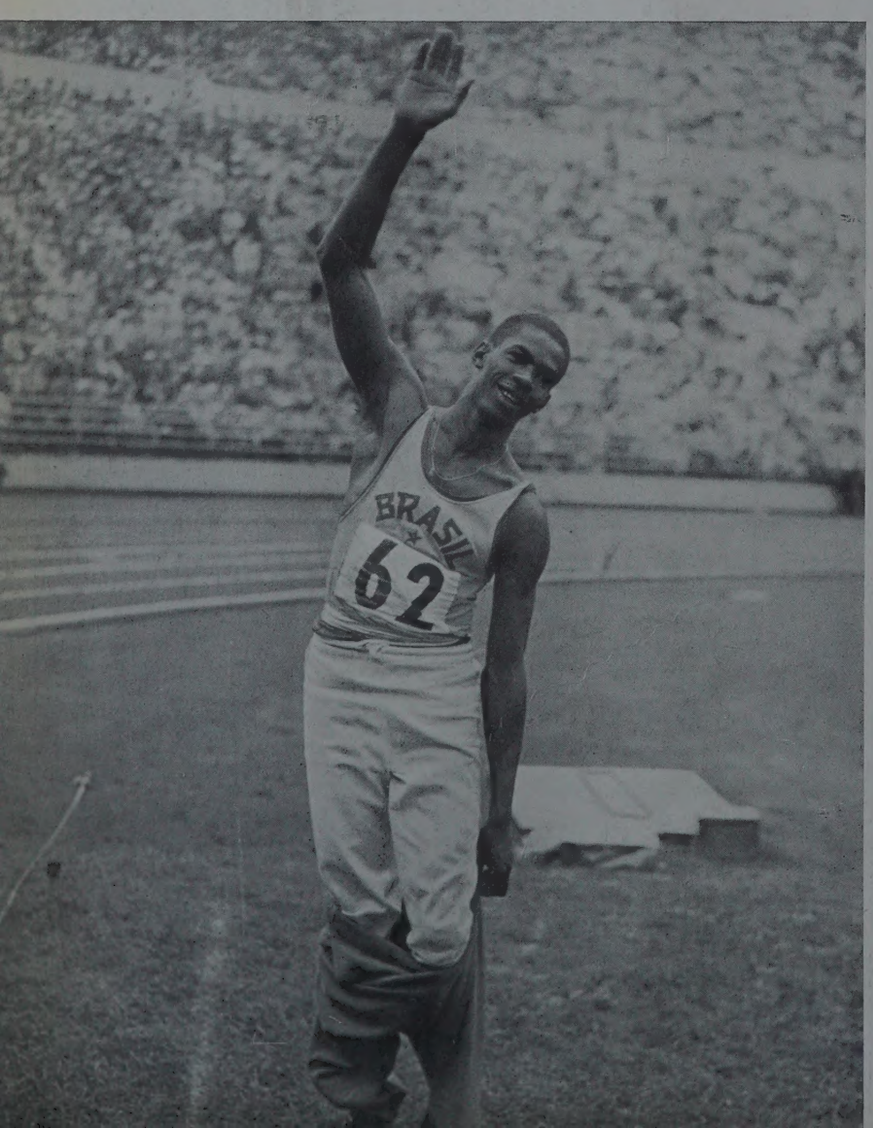


CHRISTIAN D'ORIOLA CHAMPION AU FLEURET INDIVIDUEL ET PAR ÉQUIPES

Le jeune Catalan (2e à gauche) a justifié les espoirs placés en lui. Sa maîtrise, ses réflexes ont fait merveille et il a brillamment conduit à la victoire ses coéquipiers Lataste, Netter et Noël.

SALLES ET MERCIER CHAMPIONS DU DEUX BARRÉ

Enlevés par leur minuscule barreur Malivore, ils apportèrent à la France un titre olympique, à force d'énergie.



LE BRÉSILIEN DA SILVA VAINQUEUR DU TRIPLE SAUT

Ce magnifique athlète de couleur a surclassé ses concurrents. Il est non seulement champion olympique, mais aussi recordman du monde avec 16 m. 22.

DILLARD ENFIN CHAMPION OLYMPIQUE DU 110 M. HAIES

Harrison Dillard, spécialiste des haies, fut engagé à Londres au 100 mètres plat, qu'il gagna facilement. A Helsinki, il remporte le titre du 110 mètres haies et bat le record en 13''7.

AUTRES CHAMPIONS OLYMPIQUES

Javelot : YOUNG (E. U.), 73 m. 78 (record olympique).
3.000 steeple : ASHENFELTER (E. U.), 8'45'' 4/10 (record olympique).
400 mètres : RHODEN (Jamaïque), 45'' 9/10 (record olympique).
Marteau : CSERMAK (Hongrie), 60 m. 34 (record du monde).
Décathlon : MATHIAS (E. U.), 7.887 points (record du monde).
Relais 4×100 mètres : (E. U.), 40'' 1/10.
Relais 4×400 mètres (Jamaïque), 3'3'' 9/10 (record du monde).

EL MABROUK, LE MEILLEUR FRANÇAIS EN DEMI-FOND

Le stadiste possède des moyens naturels plus grands que sa science de la course. Son courage lui valut une cinquième place au 1.500 mètres.

IGNACE HEINRICH, UN DES FAVORIS DU DÉCATHLON

L'Alsacien, superbe athlète, a une volonté de fer et un moral à toute épreuve. Une malencontreuse entorse l'obligea à l'abandon.

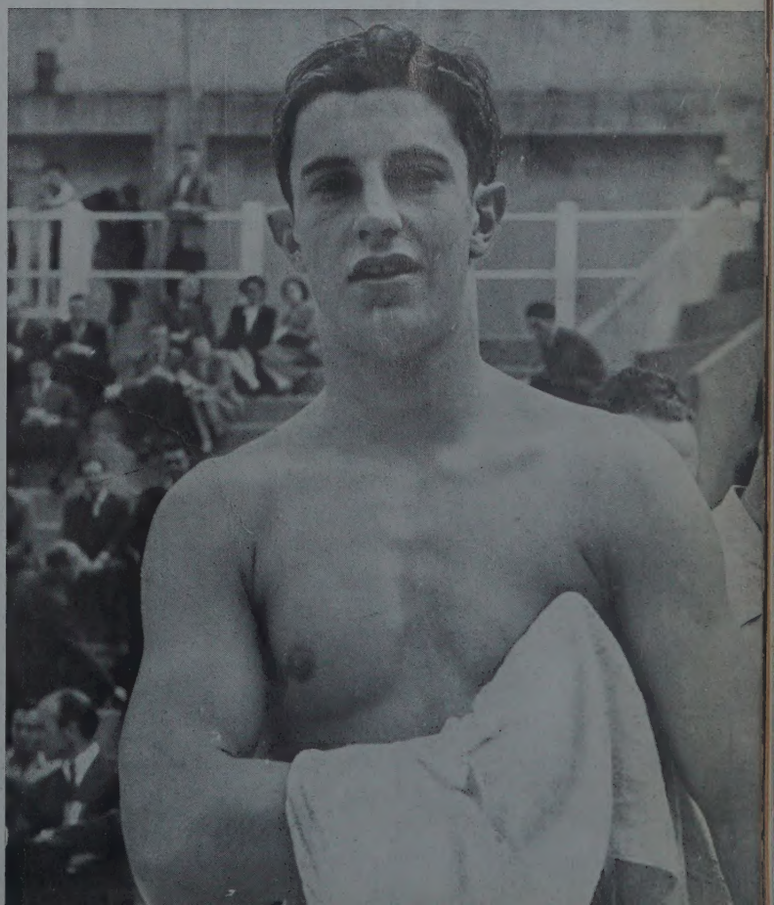
CES ATHLÈTES PORTAIENT NOS ESPOIRS

BOITEUX, VALEUR SURE EN NATATION

Malgré sa jeunesse, Boiteux s'est adjugé plusieurs records d'Europe et a battu le record olympique du 400 mètres nage libre en 4'33"1/10.

LE JEUNE TROYEN GILBERT BOZON

Il a à son actif de remarquables performances. Mais la lutte contre le chronomètre ou celle contre des adversaires sont choses différentes.



AUX QUATRE

« UNISSONS-NOUS ET TRAVAILLONS » DISENT MM. AURIOL ET PINAY

PARCOURANT en quarante-huit heures la région vosgienne, le président de la République a été reçu à Epinal, à Saint-Dié, à Charmes, à Remiremont. Un arrêt imprévu à Lipange lui a même permis d'accueillir un très jeune citoyen venu lui présenter ses devoirs. Sur cette terre si cruellement éprouvée par la guerre et où s'affirme partout une ardente volonté de renaissance, M. Vincent Auriol a lancé de nobles appels à la concorde et au travail. Il a mis ses auditeurs, et le pays tout entier, en garde contre l'égoïsme et l'indiscipline. « La liberté de pensée, oui, s'est-il écrié dans une belle formule, la liberté de déchirer la France au risque de la laisser asservir, ça jamais ! »

Trois jours après M. Pinay annonçait publiquement les résultats de l'emprunt. Celui-ci a produit 428 milliards de francs, dans lesquels les souscriptions en numéraire — argent frais — entrent pour 195 milliards.

En se déclarant satisfait de ce résultat le président du Conseil a fait remarquer que l'opération avait été saine pour l'épargnant et pour l'Etat. Il a ajouté qu'il était encore trop tôt pour dresser le bilan de l'œuvre accomplie par le gouvernement. « Si quatre mois suffisaient, a-t-il dit, pour redresser la situation, c'est que la situation n'était pas grave. Elle ne l'était que trop, vous le savez bien. »

Et après avoir affirmé la volonté du gouvernement de persévérer dans la « voie droite qu'il s'est tracée », car « les résultats acquis ne sont pas une fin, ils ne sont que des bases de départ pour franchir des étapes nouvelles », M. Pinay a conclu :

« Le plus difficile a été fait, qui était d'oser et d'entreprendre. Reste à faire le plus méritoire pour un peuple à qui une longue suite de circonstances avait désappris la valeur de la continuité : c'est de persévérer d'un cœur constant dans la voie de son redressement. »

HOMMAGE D'HOLLYWOOD A UN « BEST-SELLER » DU VIEUX MONDE

LE comique hollywoodien Danny Kaye aime, dit-on, la littérature. On se souvient des romans abracadabrants qu'élaborait l'un des personnages incarnés par lui : Walter Mitty. Mais le désopilant fantaisiste sait apprécier les auteurs classiques. De passage à Copenhague, il a tenu à rendre hommage à Andersen... d'une façon très personnelle, qui lui a valu évidemment un succès... de masse !

FREDERIK ET INGRID SOUVERAINS AIMABLES ET AIMÉS

VISITANT leur possession groenlandaise, LL. MM. Frederik IX et Ingrid de Danemark ont reçu le plus chaleureux accueil. La reine, qui, n'hésitant pas à l'occasion à revêtir le costume esquimau familier aux habitants de ces latitudes, accorde sa sollicitude au moindre des citoyens, et le roi, dont le sourire dit assez la bienveillante simplicité, ont fait de ce voyage officiel une émouvante manifestation d'attachement du Groenland à la mère patrie.

DÉSORDRES EN IRAN MOSSADEGH REMPLACE MOSSADEGH

CES jours derniers, l'Iran a traversé une crise qui a mis en cause le régime. Le docteur Mossadegh ayant réclamé le portefeuille de la Défense nationale, le shah lui refusa cette extension de pouvoirs. Mossadegh démissionna, et Ghavam Sultaneh devint premier ministre. Une véritable éruption de nationalisme se produisit aussitôt. Bagarres : soixante-dix morts à Téhéran, le souverain hué, son frère molesté. Ghavam essaya vainement de faire front. Le Majlis et le Sénat réclamaient, à l'unisson des émeutiers, le retour de Mossadegh.

Le shah dut s'incliner, rappeler l'ex-Premier, lui donner toutes satisfactions. Aussitôt celui-ci ordonna une sévère épuration.

Ghavam, arrêté des premiers, réussit pourtant à s'enfuir.

Presque en même temps la cour de La Haye se déclarait incompétente dans le différend opposant l'Anglo-Iranian Oil Company à l'Iran, estimant qu'il s'agit d'une affaire d'ordre intérieur. Cet arrêt fut accueilli à Téhéran avec enthousiasme et force démonstrations hostiles aux pays colonisateurs. Mais à Londres M. Churchill déclarait que le pétrole d'Abadan demeurait propriété de l'A. I. O. C.

COUP D'ÉTAT MILITAIRE AU CAIRE LE ROI FAROUK ABDIQUE EN FAVEUR DE SON FILS

UNE crise extrêmement rapide a contraint à l'abdication le roi Farouk d'Egypte. A l'aube du 23 juillet le général Neguib bey s'emparait du pouvoir ; les troupes occupaient la radio, des chars prenaient position dans les rues principales du Caire tandis que des avions survolaient la capitale. L'armée s'assurait en même temps le contrôle d'Alexandrie et du reste du pays. Hilaly pacha, que le roi Farouk venait de rappeler au pouvoir, donnait sa démission, et le souverain acceptait comme premier ministre Ali Maher pacha. Ce « putsch » plaçait le roi Farouk dans une position délicate.

COINS DU MONDE...

Les événements allaient se précipiter. Neguib, devenu maréchal, procédait à une épuration de l'armée et du haut personnel administratif. Contraint d'accepter la « démission » d'un certain nombre d'officiers généraux jugés indésirables, le souverain vit aussi se retirer sous la pression quelques-uns de ses conseillers préférés, son aide de camp, son médecin, son directeur des affaires privées et, enfin, son propre chef de cabinet, Hafez Afifi pacha. En même temps, le pilote personnel du roi et le commandant des gardes-frontières, qui avaient cherché à passer en Libye, étaient arrêtés au poste de Solloum. Il était évident que Neguib bey voulait isoler le monarque afin de lui imposer ses volontés. Dès lors les heures du régime étaient comptées.

Farouk se trouvait à Alexandrie, où son yacht était ancré. Craignant qu'il ne gagnât le large, Neguib bey le somma, le vendredi 25 juillet, de rentrer au Caire. Puis, brusquant les choses, dans la nuit même il fit cerner le palais de Raaf-El-Tin, à Alexandrie, où se tenait encore le roi, qui n'avait pas répondu sur-le-champ à l'invitation de regagner sa capitale. Farouk était prisonnier.

Le maréchal Neguib lui fit alors porter par Ali Maher pacha un véritable ultimatum. Si Farouk voulait conserver son trône, il lui fallait renoncer à la majeure partie de ses prérogatives et devenir un monarque constitutionnel. Au cas où il n'accepterait pas, il devrait avoir abdiqué publiquement avant la fin de l'après-midi.

L'hésitation de Farouk fut brève... « Vous me proposez, dit-il, d'être le roi d'un jeu de cartes. Je ne veux pas être ce roi-là ! »

Peu après Ali Maher annonçait au pays que le roi avait abdiqué en faveur de son fils, Fouad, âgé de sept mois. Le règne de ce souverain de trente-deux ans avait duré seize années.

Farouk monta à bord du *Mahroussah*, son yacht, accompagné de son épouse, Narriman, et de son jeune fils, qui reviendra en Egypte quand il aura sept ans. Sur le quai d'embarquement, le maréchal Neguib salua militairement celui qu'il venait de détrôner. Et le yacht prit la route de l'exil.

Dans le pays l'abdication fut accueillie avec joie. Le prestige du monarque avait disparu, et les Egyptiens constataient avec satisfaction qu'aucun désordre n'avait marqué la liquidation de sa souveraineté. Un Conseil de régence a été constitué sous la présidence d'Ali Maher pacha. Diverses personnalités amies de l'ex-roi, dont le maréchal Haydar, son ancien aide-de-camp, ont été arrêtées. L'épuration n'est pas achevée.

A Londres les événements d'Egypte ont causé une certaine satisfaction, car on estime que Neguib voudra collaborer avec les puissances occidentales et faire de son pays une grande nation arabe. Sera-t-il appuyé dans cette vaste tâche par Nahas pacha, chef des nationalistes, précipitamment rentré en Egypte ? Les difficultés restent considérables et l'avenir, incertain.

TUEURS ET HÉROS

Ce n'est pas un acte de guerre, mais un atroce et lâche massacre que vient de perpétrer le Vietminh au cap Saint-Jacques. Des femmes, des enfants, des convalescents, voilà les victimes — au total vingt et un morts et vingt-deux blessés — de l' « attaque » dirigée par un groupe de terroristes contre un centre de repos, fonctionnant sous le couvert des conventions internationales qui protègent les établissements hospitaliers. En quelques minutes tout était consommé, et nos soldats, accourus, ne purent que constater la fuite des assassins.

A ces actes de banditisme nous pouvons opposer avec fierté l'héroïsme de nos troupes, dont un exemple éclatant vient d'être donné par le sergent-chef Le Tiec. Les jambes brisées au cours d'un combat près de Bien-Hoa par les balles d'un fusil mitrailleur ennemi, ce sous-officier n'en continua pas moins à guider et à encourager sa section et il n'accepta d'être évacué que lorsque les assaillants eurent été repoussés.

Titulaire de la Médaille militaire à titre exceptionnel et de onze citations, dont quatre avec palme, le sergent-chef Le Tiec vient de recevoir la Légion d'honneur. Il a fallu, hélas ! l'amputer de la jambe droite. Envers de tels héros la France ne se montrera jamais assez reconnaissante.

PROPOS DU SCEPTIQUE

AUCUNE confusion n'est possible entre amateur et professionnel. Mais ces mots n'ont pas le même sens chez les sportifs que chez les gens de lettres ou les peintres. Un peintre du dimanche, un écrivain par désœuvrement sont des amateurs. Cela se dit avec ironie et souvent avec dédain. Au contraire dire d'un sportif qu'il est amateur, c'est lui donner une auréole.

Les Harlem Globe-Trotters, champions du monde de basket-ball, sont des professionnels. Ils sont noirs, certes, mais, comme ils avertissent loyalement de leur qualité, ils ont l'âme blanche. Marius et Olive, champions de Pézenas pour la pétanque, sont des amateurs cent pour cent : demandez plutôt à Miquette et à Fanny ce qu'il en coûte de frais de déplacement et de pastis. Au golf, professionnels et amateurs jouent volontiers les uns contre les autres. Ces rencontres se nomment « tournois open », et nul n'y voit malice. Mais un joueur de tennis amateur qui participe à un tournoi professionnel devient lui-même professionnel. Il est arrivé qu'un Français allât aux U. S. A. participer à une tournée professionnelle puis que, revenu en France, il se fît requalifier amateur ! Cela n'alla pas sans mal. L'International Board of Rugby reproche aux joueurs français de rugby à quinze de ne pas être d'authentiques amateurs. Il faut savoir que le Board en question est international dans la mesure où l'Ecosse est indépendante de l'Angleterre et que les Français, depuis des années, manquent le gain du tournoi dit des Cinq Nations — véritable championnat officieux d'Europe de rugby — de si peu et dans des circonstances si délicates que les réclamations du Board ont une saveur très spéciale. Des naïfs demandent comment un mineur du pays de Galles peut être plus sûrement amateur qu'un pâtre d'Aquitaine.

Cinquante nations disputent les Jeux olympiques, triomphe de l'amateurisme intégral, et le serment qui marque l'ouverture des Jeux en témoigne. « Voire, mais je suis hypocrite », disait il y a déjà très longtemps messire Renard. Encore ignorait-il le niveau du sport contemporain, qui à lui seul est la négation de l'amateurisme pur. Les Jeux olympiques se disputent aux quatre coins du monde. Les athlètes s'en vont à mille lieues de chez eux et pour des semaines.

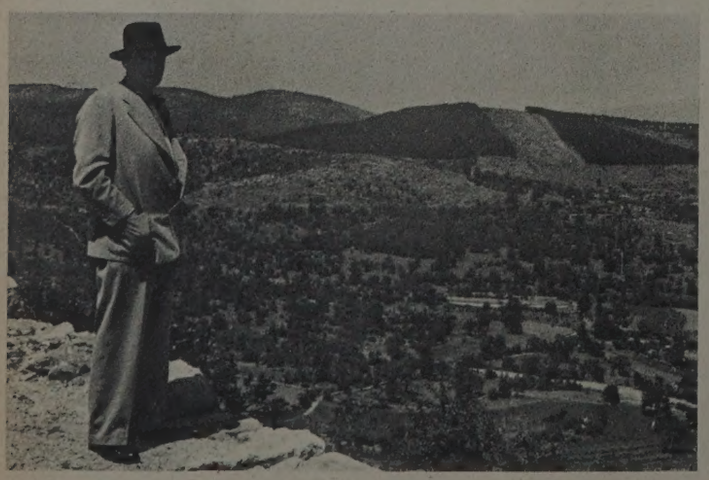
Comment vivent-ils ou, plutôt, de quoi vivent-ils pendant tout ce temps ? Sur leur blanche hermine, symbole de cet amateurisme, n'y a-t-il pas trop de taches ? Suffit-il pour les effacer de reprendre le vœu du champion anglais Perry, qui propose d'étendre au tennis le système des tournois open ? Soyons plus larges, suggérons qu'on montre plus de liberté d'esprit et qu'on use moins de ces subtilités qui font du même homme aujourd'hui un amateur irréprochable et demain un professionnel voué... au cirque, naturellement.

ITALIE 1952 : INVITATION AU VOYAGE (*)

A TRIESTE, VILLE PROSPÈRE MAIS PRISE ENTRE DEUX FEUX, LA SITUATION ACTUELLE NE SAURAIT SE PROLONGER INDÉFINIMENT

Une croisière-reportage de PAUL MOUSSET

Clocher de l'église de Monrupino (XIVe siècle). Ce bois sert de frontière. Au delà de la zone rasée on est en Yougoslavie.



Ceci, vu l'autre jour à Trieste, prend, à mon sens, la valeur d'un symbole. Il pouvait être 5 heures de l'après-midi, par un temps magnifique, quand soudain, presque sans préavis, le ciel se couvrit de nuages. Un vent surgi de l'ouest souffla avec violence. Puis ce fut l'ouragan : mer démontée à l'intérieur même du port, navire jeté contre un môle, palmiers échevelés, couchés sous des trombes d'eau. Cela pendant près de deux heures, durant lesquelles on put craindre à chaque seconde de voir arrachés arbres et toits. Enfin tout rentra dans l'ordre. Le ciel se débarbouilla. Cafés et pâtisseries regorgèrent d'amateurs de glaces — *gelati* et *cassate* — cependant qu'un radieux soleil séchait les chaussées. Ainsi, depuis l'origine des temps historiques, Trieste a subi une alternance de paix et de désastres, une alternance rompue pour la première fois par le statut « temporaire », mais bizarre, imposé à ce territoire déclaré « libre » en 1947.

Ici, un peu d'histoire... moderne. Quand, à la fin de la première guerre mondiale, l'empire austro-hongrois s'écroula, l'Italie et le nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes (la Yougoslavie) revendiquèrent l'une et l'autre la Vénétie Julienne et Trieste. En 1920 les traités de Saint-Germain et de Rappalo faisaient droit aux revendications italiennes, à l'exception de Fiume. D'où le fameux coup de main de d'Annunzio et de ses légionnaires. Fiume, en 1924, passe à l'Italie. Près de vingt ans s'écoulent. La guerre mondiale n° 2 éclate. En 1943 Alliés et Italiens concluent un armistice. Les Allemands, aussitôt, de s'emparer de toute la Vénétie Julienne. Mais le Reich s'effondre lui aussi. A la fin d'avril 1945 le IXe corps yougoslave du maréchal Tito dévale du massif du Carso et occupe la plus grande partie de Trieste. Deux jours plus tard, le 2 mai, la 2e division néo-zélandaise débouche de la région de Monfalcone et obtient la capitulation d'îlots de résistance allemands qui ont refusé de se rendre aux Yougoslaves et aux partisans. En même temps survient le IIe corps américain, qui opère sa jonction avec la VIIIe armée britannique. Les hostilités cessent. Mais depuis le 30 avril les Yougoslaves et les partisans communistes locaux administrent seuls Trieste. Cette situation durera jusqu'au 9 juin (ce sont les fameux « quarante jours », dont la plupart des Triestins n'évoquent le souvenir qu'avec épouvante). Il fallut toute l'habileté, toute la diplomatie du général anglais W. D. Morgan pour parvenir, au château de Duino, à un accord avec son collègue yougoslave Jovanovich et au partage des territoires conquis en deux zones : A, à l'ouest, et B, à l'est et au sud. Trieste et l'enclave de Pola rentraient dans la zone A, sous contrôle anglo-américain. Les Yougoslaves, eux, affirmaient leur juridiction sur la zone B, là où, dit-on à Trieste, « commence un autre monde »...

Solution provisoire. Et trop simple. Le traité de paix avec l'Italie du 15 septembre 1947 se chargea de compliquer les choses. Il y réussit au delà de tout espoir et aboutit à ce résultat :

1° La Yougoslavie recevait en toute souveraineté Pola, la vallée de l'Isonzo, au-dessus de Gorizia, la plus grande partie de l'Istrie et le Carso ;

2° Le bas Isonzo, y compris les villes de Gorizia et de Monfalcone, faisait retour à l'Italie ;

3° Tout le reste de la région côtière, entre Duino, au nord, et Cittanova d'Istrie, au sud (et par conséquent Trieste), devenait territoire libre, un territoire que gérerait, le moment venu, un gouverneur choisi par les Nations Unies. En attendant subsistaient la division entre zones A et B de même que l'administration militaire anglo-américaine, d'une part, yougoslave, de l'autre. Le traité fixait en outre les effectifs des troupes occupantes : 5.000 Anglais, 5.000 Américains, 5.000 Yougoslaves. Chiffres respectés ? On affirme à Trieste les Yougoslaves supérieurs en nombre, dans leur zone, à 10.000 hommes. En revanche, Trieste entretient de façon permanente une police, ou plutôt une gendarmerie, forte de 4.000 à 5.000 membres.

Pour fastidieux qu'il soit, cet exposé n'est pas inutile. Seul il permet de comprendre la situation très particulière de Trieste, « libre » en principe, en fait rigoureusement occupée, et l'existence d'un état de choses lourd d'éventualités menaçantes. Une randonnée sur les frontières de l'Italie et

(*) Voir *France-Illustration* du 26 juillet 1952.

Vue générale du port de Trieste prise d'une des collines qui surplombent la ville. Soldats anglais et américains aiment à venir se baigner dans cette petite crique non loin du château de Duino, à quelques kilomètres de Trieste.

de Trieste avec la Yougoslavie donne en tout cas à penser que la situation présente ne saurait indéfiniment se prolonger. J'eus l'occasion de m'en apercevoir à trois reprises.

La première fois, à Farnetich. Une route admirablement entretenue nous avait menés, mes guides et moi-même, au sommet d'une des montagnes entourant Trieste, jusqu'à un point d'où la ville, étalée devant sa baie, très au-dessous de nous, faisait songer à Constantinople. Nous n'avions eu garde, pendant la première partie de notre ascension, de négliger le spectacle des constructions nouvelles qui, là-bas, comme dans toute l'Italie, jaillissent du sol. Ailleurs, des escarpements vertigineux rappelaient que les Triestins sont des montagnards autant que des marins et possèdent une école d'alpinisme renommée. Et certes il fallait à certains — communistes — de la maîtrise et de la hardiesse pour avoir peint en grandes lettres blanches sur une paroi presque inaccessible de rocher ces trois mots : « Mort à Ridgway ! » Que quiconque pût souhaiter la mort de quelqu'un paraissait inconcevable sous ce ciel, dans cette nature verdoyante embaumée de thym... Mais notre voiture s'arrêtait devant un des postes frontière. Des douaniers en gris vert, des policiers triestins en chemise et casquette bleues y montaient la garde près d'une barrière fermant la route. Tableau banal, pensera-t-on. Non. Car une sorte de *no man's land* d'une soixantaine de mètres s'étendait entre cette barrière et une seconde, un *no man's land* encombré de chicanes en béton destinées à ralentir l'allure de camions enclins à forcer le passage. Après la seconde barrière, une villa au toit rouge (en réalité, me dit-on, un blockhaus bétonné) : le poste yougoslave se dissimulait derrière des arbres, seul, comme inhabité. « Et les gardes yougoslaves, où sont-ils ? — Ils se cachent, me répondit-on. On ne les aperçoit que s'ils doivent absolument se montrer. » Rien de bien tragique dans tout cela. Mais ce qu'on ne peut que difficilement traduire, c'est une atmosphère qui, instinctivement, faisait baisser la voix. C'est que je retrouvais l'impression de malaise ressentie voilà un an sur la frontière russo-finlandaise. C'est que la sensation me gagnait aussi, sur cette frontière triestine, de ne pouvoir échapper à une observation continue. C'est enfin que de tels fluides de haine semblaient régner que les conséquences d'un incident, même minime, risquaient d'échapper à tout contrôle.

Cette frontière, je la vis mieux plus tard, du pied d'une église du XIV^e^ siècle, bâtie sur un piton, à Monrupino. La frontière ? Une série de bornes blanches plantées dans une herbe rase. Là où elles traversaient les bois une large bande de terrain avait été dégagée, comme à la tondeuse... Une fois encore, on ne voyait personne.

Les Yougoslaves sont maîtres chez eux. Nul ne leur déniera le droit de se maintenir en état d'alerte et de traiter en ennemis ceux qu'ils considèrent comme des fascistes. Sentiments partagés d'ailleurs par la grande majorité des Triestins et des Italiens, qui, eux, ne croient pas au divorce Tito-Staline, dans les apparences duquel ils ne voient qu'un moyen nouveau de duper l'Occident. Hypothèses dont on laissera aux uns et aux autres la responsabilité. Mais les motifs, vraiment curieux, qui ont provoqué le tracé de la frontière m'échappent. Imagine-t-on, par exemple, que, dans la région de Gorizia, un cimetière soit coupé en deux ? ailleurs, des maisons ? qu'ailleurs encore la partie droite d'une rue soit en territoire yougoslave, la partie gauche, en Italie ? qu'à Gorizia même, cette ville importante, charmante, ramassée au pied de son château du moyen âge, la *gare* et tout le quartier avoisinant soient attribués à la Yougoslavie ? On croit rêver devant les réseaux de barbelés divisant cette cité ; devant la gare elle-même, jaune, sale, aux vitres jamais lavées, mais surmontée d'une grosse étoile rouge. Pour l'honneur du maréchal Tito, je veux espérer que les trains yougoslaves ne ressemblent pas tous à celui que je vis sortir, crachant, fumant, haletant, de la gare de Gorizia, un train, une locomotive rouillés échappés d'un dessin de Dubout. Mes compagnons et moi-même nous nous mîmes à rire. Les carabiniers italiens, debout derrière les barbelés en un cordon serré, nous regardèrent sans indulgence. On ne rit pas à Gorizia ! Leur air sombre et aussi la présence de forces policières ou militaires qui semblaient imposantes en disaient d'ailleurs plus long qu'un discours. Une tension telle émanait de ces hommes, elle doublait si bien celle devinée chez leurs adversaires que, de nouveau, on en venait à redouter les répercussions d'un geste, d'un mot, d'un acte inconsidérés de la part des uns ou des autres. Je n'insistai pas et revins à Trieste.

L'heure s'avançait. En chemin je croisai de nombreux camions remplis de soldats anglais et américains, vêtus de toile, qui roulaient vers les plages. Non que leur temps se passât en de perpétuelles baignades. S'ils semblaient moins résolus que leurs collègues italiens, ils prenaient, de toute évidence, leur rôle fort au sérieux. Il n'était, pour s'en convaincre, que de les voir, près de la frontière, dans leurs camps, où la discipline s'affirme rigoureuse. Les autorités d'occupation entendent d'ailleurs qu'en dépit de ses attraits et de son délicieux climat Trieste ne devienne pas Capoue. Durant la journée un esprit non prévenu pourrait croire à l'autonomie du « territoire libre », tant y sont rares, presque invisibles, les soldats étrangers, et si divers immeubles n'arboraient côte à côte trois drapeaux : l'américain, l'anglais et celui de Trieste — ce dernier, rouge, timbré en blanc de ce fer de hallebarde qui, ainsi le veut la légende, tomba du ciel pour annoncer le martyre, en Perse, de saint Serge, officier romain du temps de Dioclétien. En revanche, dès le coucher du soleil, des G. Is permissionnaires ou employés dans les bureaux de la place déambulent par groupes, propres dans leur tenue kaki, un foulard de soie bleue au cou. Sur l'épaule : l'insigne de leur unité, *TRUST* (*Trieste United States Troops*). Presque toujours accompagnés d'une femme — beaucoup se sont mariés et, le temps aidant, parlent italien — ils ajoutent au pittoresque de cette foule qui emplit les cafés, déborde sur le terre-plein de la Piazza dell' Unità ou marche d'un pas alerte le long des cours, devant la mer. Foule dont l'amabilité, le calme, la netteté, l'accent chantant sont aussi

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL. Il est interdit de photographier ce cimetière qu traverse la frontière et dont la partie de droite est italienne et celle de gauch quoique remplie de morts italiens, yougoslave. Paul Mousset n'a pu le faire qu'e se cachant et, ses mouvements ayant paru suspects à la fois aux gardes yougoslav et aux carabiniers, il n'évita que de justesse la confiscation de son appare

sensibles au voyageur que la beauté, la vigueur des jeunes filles. Peu d'Anglais. « P d'amour gaspillé », me dit quelqu'un, entre eux et les Triestins, qui les accuse de favoriser en sous main les ambitions yougoslaves. Et ce n'est peut-être p par hasard que, dans la cabine téléphonique d'une grande brasserie fréquentée p la troupe, la liste des numéros d'urgence affichée au mur place avant les numér de la Croix-Rouge et de la police américaine celui de la police anglaise. Rar d'ailleurs, dans les rapports quotidiens, les griefs adressés aux occupants. Peut-êt les réquisitions d'immeubles opérées par eux semblent-elles légèrement abusiv Les facilités de vie accordées aux officiers et à leurs abondantes familles crée aussi des envieux. Certains se sont choqués que, passant par Trieste, le prin Raymond de Tour et Taxis se soit vu contraint de camper sous la tente, dans l ruines d'une forteresse, à une portée d'arbalète de son splendide château de Duin où séjournèrent Dante et Liszt, et où habite le commandant en chef des troup alliées du territoire, le général anglais Winterton. Pourtant la majorité des Triesti supportent sans trop de peine la présence de ces étrangers sur leur sol. Les quelq 9 milliards de lires annuels que dépensent, dans la zone A, Anglais et Américai favorisent, certes, cet assentiment. La conjugaison des forces américaines et brita niques exclut surtout l'éventualité d'un coup de force yougoslave.

Ici on touche au seul élément provoquant l'équivoque actuelle, retardant, s'il l'empêche tout à fait, une solution pendante depuis cinq ans. Au départ situation paraissait simple. Le paragraphe premier de l'article 21 du trai de paix avec l'Italie prévoyait la constitution du territoire libre. L'article consacrait la fin de la souveraineté de Rome dès l'entrée en vigueur du traité s ce territoire, qui (§ 4) ne devait pas être considéré comme territoire cédé auquel (§ 5) Italie et Yougoslavie s'engageaient à donner certaines garanties. D outre, on l'a déjà indiqué, l'article premier, annexe VII, du même traité faisa dépendre tout le nouveau système de la nomination d'un gouverneur par le Cons de sécurité des Nations Unies: Dans l'esprit des optimistes, cette nomination devr intervenir peu après la signature du traité, cependant qu'Anglo-Américains

Yougoslaves s'engageaient à maintenir dans leurs zones respectives le *statu quo*. Or cinq ans plus tard nul gouverneur n'a pu être nommé, aucune personnalité ne parvenant à obtenir l'agrément de toutes les parties en cause. En second lieu, si les Anglo-Américains ont bien respecté — aux lois fascistes près — la législation du territoire, il n'en a pas été de même dans la zone B. Le traité de paix avec l'Italie n'a donc pu entrer en vigueur, au moins en ce qui concerne le « territoire libre de Trieste », et ceux qui affirment la persistance de la souveraineté de Rome sur la Vénétie Julienne n'ont point tort, juridiquement.

Il y a plus : l'obstruction des uns ou des autres au choix d'un gouverneur, dont la nomination entraînerait, trois mois plus tard, la fin de l'occupation, ajoutée au fait que Belgrade a pratiquement assimilé la zone B à son territoire national, a, le 20 mars 1948, provoqué une proposition tripartite de la France, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne tendant au retour pur et simple du territoire à l'Italie, « la situation présente ne pouvant garantir la sauvegarde des droits fondamentaux non plus que des intérêts du territoire libre ». A cette proposition Tito réserva le sort que l'on devine. La première impasse se compliquait donc d'une seconde. Paris, Londres et Washington mirent quatre années pour sortir ou tenter de sortir de l'une et de l'autre. En avril-mai derniers des accords administratifs étaient conclus à Londres. Ils entérinaient cette constatation que Trieste se trouve encore soumise à la première phase (provisoire) prévue par le traité de paix : occupation militaire jusqu'à la nomination d'un gouverneur. Mais ce fut l'innovation importante : le gouvernement italien est désormais habilité à désigner un directeur général des Affaires civiles et une vingtaine de fonctionnaires italiens sont appelés à assumer des fonctions administratives dans la zone A.

Ainsi les Triestins ont reçu une manière de satisfaction après les émeutes du 20 mars 1952, jour où les étudiants triestins se livrèrent à des défilés de protestation contre le régime prévalant en zone B et contre la non-application de la note tripartite de 1948, dont c'était l'anniversaire. Dans la soirée, et alors qu'une foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes écoute un concert autorisé par les Alliés sur la Piazza dell' Unità, un étudiant de dix-huit ans grimpe sur un siège et s'écrie : « Plus de police locale ! Les carabiniers à Trieste ! Nous voulons les carabiniers ! » Autrement dit : « Retour de Trieste à l'Italie ! » La police, cette police aux chemises bleues recrutée par les Alliés, prend la mouche et intervient sans douceur. Des pompes entrent en action et inondent la foule. Trois colonels anglais, qu'on accusera plus tard d'avoir monté l'affaire, suivent les opérations. Bilan : cent cinquante blessés, cent arrestations. Le lendemain, grève générale. Le maire de Trieste dénonce toute collaboration avec les Alliés. Les néo-fascistes multiplient les incidents. Des barricades se dressent sur le Corso. La foule s'en prend aux Anglais et à leurs voitures. Aucun Américain n'est molesté. Tout rentre dans l'ordre. Mais un coup a été porté qu'exploitent les néo-fascistes. Deux mois plus tard, lors des élections municipales, « indépendantistes » et néo-fascistes gagnent des voix au détriment des communistes et des démochrétiens.

RIEN de plus malaisé pour un enquêteur que de se faire une opinion sur ce qu'il faut bien appeler « l'affaire de Trieste ». Question de prestige pour la Yougoslavie (Tito veut prouver à son peuple qu'il reste fidèle à la doctrine et ne cède point aux Occidentaux) et, en Italie, pour M. de Gasperi (qui, pris entre communistes et néo-fascistes, ne peut se permettre de faux pas), elle présente chez les Triestins plusieurs aspects : politique, économique, ethnique, facilement compréhensibles, mais aussi et surtout un aspect sentimental que nul, s'il n'est de Trieste, ne saurait imaginer pleinement. En simplifiant les choses au maximum (avec la part obligatoire d'erreur que le procédé comporte), on peut dire qu'il existe deux questions de Trieste : l'une basée sur des faits, des données numériques, dont on peut parler librement ; l'autre, uniquement passionnelle, à base de surenchère patriotique, dans le labyrinthe de laquelle un journaliste étranger fera mieux de ne pas s'aventurer. La complexité de la première suffit d'ailleurs à prouver la difficulté d'une solution. Car cette complexité découle de l'existence de deux civilisations qui s'affrontent : celle des cités, celle des villages. En effet, si l'on admet, en gros, une population de 300.000 âmes pour la zone A et environ de 80.000 pour la zone B, on s'aperçoit que la zone A ne comprend guère que de 60.000 à 70.000 Slaves, principalement Slovènes, contre une énorme majorité d'Italiens ; la zone B, moins de quarante milliers d'Italiens, une minorité par conséquent par rapport aux Slaves. On s'aperçoit en outre que, dans la zone A, la partie urbaine se révèle italienne, la partie rurale, slovène. Citadins et paysans ayant besoin les uns des autres, l'établissement éventuel d'une ligne ethnique semble fort compromis. Que préconisent les partis ?

Les démochrétiens (violemment anticommunistes) : « Le rattachement de Trieste et de l'Istrie à l'Italie. » Le parti socialiste de la Vénétie Julienne : « Le retour de Trieste à l'Italie, mais à la suite d'un plébiscite dans les deux zones. » Le parti libéral italien : « Retour à l'Italie. » Le parti socialiste italien : « Application du traité de paix, unification des deux zones, revision future du traité afin d'assurer plus tard le retour de Trieste à l'Italie. » Le parti monarchiste national : « Lutte contre le communisme, révocation du traité de paix, restitution de Trieste et de l'Istrie à l'Italie. » Le Mouvement social italien : « Nationalisme intransigeant, revision du traité de paix, réintégration de l'Italie dans tous ses droits en Afrique et en Europe, retour obligatoire à l'Italie de Trieste, de l'Istrie et de Zara. » Les communistes : « Application pure et simple du traité, retrait immédiat de toutes les troupes d'occupation. » Le Front indépendant : « Application du traité. » Le Front populaire italo-slovène : « Application du traité, rejet de toute interférence italienne, nationalisation de toutes les institutions économiques. »

UNE thèse intéressante est celle des indépendantistes : « Trieste, disent-ils, n'a appartenu à l'Italie pour la première fois qu'après la guerre de 1914-1918. Durant toute son histoire elle n'a donc été italienne qu'une vingtaine d'années. L'actuel président de la République, M. Einaudi, a jadis lui-même déclaré que Trieste appartient à son hinterland et que le port de Venise suffit aux besoins de la Vénétie. La France a tout intérêt à soutenir le territoire libre. Si Trieste doit aller à l'Italie, l'Autriche cherchera d'autres liaisons économiques, donc politiques. L'idée d'un nouvel Anschluss avec l'Allemagne se réveillera. Quant aux garanties de l'indépendance, les plus efficaces qui soient résident dans la jalousie opposant Yougoslaves et Italiens. »

A cela les partisans du retour à l'Italie répondent : « Une grande partie de l'hinterland triestin (Hongrie, Tchécoslovaquie, etc.) se trouve incorporée à l'organisme soviétique et dispose d'une route magnifique, celle du Danube. Pratiquement, le seul pays qui se serve encore de Trieste, c'est l'Autriche. En tant que lieu de trafic et de transit, Trieste a joué son rôle. L'ériger en Etat libre s'affirme une absurdité, à moins que ne se constitue une fédération centre-européenne comprenant les bassins du Danube et de l'Elbe. Celle-ci reste irréalisable tant qu'existera la coupure entre les régions communistes et l'Occident. Donc, aucune possibilité de vie économique pour Trieste libre, qui, dans la meilleure hypothèse, pourrait devenir une sorte de second Tanger, et porterait par conséquent préjudice aux intérêts italiens dans l'Adriatique. Trieste, au surplus, c'est l'Alsace-Lorraine de l'Italie. Son « italianité » ne fait pas de doute. »

De fait, aux élections de mai dernier il y eut 114.857 électeurs partisans du retour à l'Italie ; 78.722 en faveur de l'indépendance ou du traité.

Ce fait, joint aux souhaits des signataires de la note tripartite, ferait croire à un rattachement prochain de Trieste à l'Italie. Non, disent certains, pas avant que les Russes aient évacué Vienne. Un partage du territoire selon une ligne ethnique aussi continue que possible et avec des accords frontaliers est-il pour cela exclu ? Des diplomates penchent pour cette solution. Un observateur superficiel jugerait sans doute que, du point de vue matériel, Trieste, considérablement aidée depuis plusieurs années par l'Amérique, l'Italie et bénéficiant en outre de l'argent dépensé chez elle par les troupes d'occupation, a la vie assez facile pour désirer qu'elle dure dans les conditions actuelles. Son port, ses chantiers navals fonctionnent de façon satisfaisante, et aussi ses raffineries de pétrole, ses fonderies d'acier, sa pêche et son commerce. Les aspirations des Triestins sont d'une autre envolée. Peu à peu la question s'est trouvée portée sur un plan tel qu'il est à peine excessif de se demander : de même que certains, naguère, refusaient de mourir pour Dantzig, existe-t-il en Europe des gens qui accepteraient, le cas échéant, de se faire tuer pour Trieste ?...

Les discussions passionnées qui ont accueilli « les Noces de Figaro » montrent l'intérêt de ce spectacle. Trois interprètes : Graziella Sciutti (Suzanne), Michel Roux (Figaro) et Léonie Rysanek (la Comtesse).

« Don Juan » a pour interprète le baryton Heinz Rehfuss. On a beaucoup admiré aussi la voix de Raphaël Arte. Aux concerts donnés dans la cour de l'hôtel de ville le guitariste Andres Segovia a triomphé.

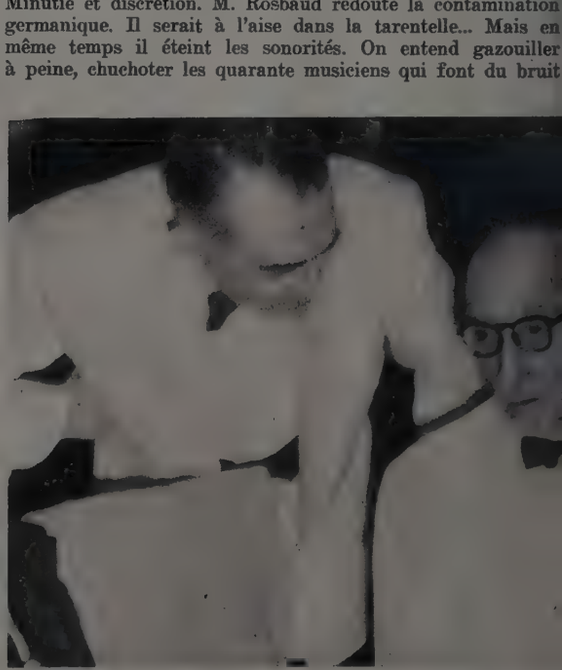
AIX-EN-PROVENC
FRANÇAIS, SERT P

LE succès du Festival d'Aix-en-Provence se confirme et s'étend chaque été. Cette année il a inscrit à son programme « les Noces de Figaro » et repris « Don Juan ». Pour la plus grande joie des mozartiens accourus, les deux chefs-d'œuvre étaient dirigés par l'éminent chef suisse Hans Rosbaud. De Gluck on avait choisi l' « Iphigénie en Tauride ». Autour des représentations de ces grandes œuvres se sont développées des manifestations dont l'ensemble fait de l'exquise cité aixoise un haut lieu de la musique. L'affluence des personnalités qui se pressaient au Festival montre d'ailleurs la place qu'il a désormais conquise. Et les visiteurs ont pu également admirer de fort intéressantes expositions de sculptures, de faïences de Moustiers et une rétrospective des peintres d'Aix, du XV^e^ siècle à Cézanne.

CHAQUE année, sûrement, Aix-en-Provence se rapproche du but, qui est de devenir, par son Festival, le Salzbourg français. Mozart est le dieu souriant et pur qu'on y célèbre d'abord. Après un *Don Juan* qui est comme scellé dans la mémoire des auditeurs, le modèle de l'interprétation de *Don Juan*, on vient d'y représenter, sous la baguette du grand chef zurichois Hans Rosbaud, *les Noces*.

On sait les difficultés que présente Mozart... Les vertus presque opposées de perfection technique, d'ajustement « bijoutier », de transparence, de fluidité... Et en même temps, l'élan de l'improvisation, une sensibilité de plante marine, la fraîcheur d'un jeune cœur... Bref, il faut posséder à la fois la maturité savante et l'adolescence inquiète. Etre ensemble Faust et Chérubin.

Cela n'arrive pas souvent ! Le *Don Juan* d'Aix, le *Così fan tutte* de l'Opéra de Vienne, au théâtre des Champs-Elysées, dont je vous ai alors dévotement parlé, furent des réussites inspirées. *Les Noces de Figaro*, préparées avec tant de soin, mises en scène avec une intelligente et curieuse ardeur par Maurice Sarrazin, seront un peu plus discutées. On y goûte les plaisirs que donne un travail achevé, subtil, respectueux jusqu'à l'adoration, poli et repoli... Chaque note, chaque accent a la place qu'il faut. La rapidité des mouvements — et la partition des *Noces* est d'une extraordinaire vivacité ; elle ne rêve un instant, « comme un oiseau se pose », que pour repartir à tire-d'aile, vrombissante comme une abeille — n'embarrasse, ne peut embarrasser l'orchestre de la Société du Conservatoire, vous vous en doutez. Or M. Rosbaud a la baguette frétillante. Jamais on ne joua aussi *prestissimo* l'ouverture... C'était la course du mistral... mais d'un mistral qui n'eût pas plus de bruit qu'une brise légère, filant sans obstacles, ne se frottant à aucun feuillage. Minutie et discrétion. M. Rosbaud redoute la contamination germanique. Il serait à l'aise dans la tarentelle... Mais en même temps il éteint les sonorités. On entend gazouiller à peine, chuchoter les quarante musiciens qui font du bruit



M. Bigonnet, l'animateur du Festival, en compagnie de M. F

LE SALZBOURG USEMENT MOZART

comme un clavecin, et à peine... Au-dessus babille une volière le chanteurs. Tic, tic, tic... Quelle volubilité ! Quelle aisance !

De grands chanteurs, amenés de l'Est, du Sud : Vienne, Wiesbaden, Bâle ; aussi Milan, Paris... Rivalité féconde. N'hésitons pas : l'Italie gagne, représentée par M^lle Graziella Sciutti, qui chante comme vous respirez, en riant, souriant, sautant ; le gosier va tout seul ; l'œil cligne, la bouche se fait moqueuse ou tendre. C'est un délice. Vous diriez qu'elle invente Mozart ; pas un millième de seconde ni un millième de vibration en plus ou en moins. Une mécanique de précision sans sécheresse et qui donne une illusion d'entière liberté. Elle débute, elle arrive de l'Accademia Santa Cecilia.

De Milan vient M. Cuénod (Français !), qui joue Basile et le chante mieux qu'on ne l'a cru possible : fantasque et magistral, et Antonio, le jardinier, sonore et comique sans vulgarité ; et M. Cortis, d'une bonhomie à la Fugère, en Bartholo ; et M^me Tangeman, qui a chanté l'air de Marceline si finement que nous ne songions plus qu'on peut très bien s'en passer.

Le Comte Almaviva, Heinz Rehfuss, arrivait de Bâle. Sa voix chaleureuse, sa diction appuyée le classent haut. Mais pourquoi a-t-il ainsi vieilli le seigneur d'Aguasfrescas ? Almaviva est un jeune seigneur qui poursuit allégrement ses petites vassales, non ce vieil homme vêtu de noir, lourdement emperruqué, cet obsédé de chair fraîche, ce notaire un peu tartufiant, gourmand des charmes ancillaires... Figaro, lui, est l'envoyé de Paris : M. Michel Roux, voix bien posée, infaillible ; il articule les récits italiens avec une légèreté étonnante et du mordant. Mais il n'a pas la cuisse légère, les reins souples. Il n'est pas le pimpant barbier de Séville... Il s'est ankylosé dans le bien-être...

Enfin il y eut la Comtesse, M^me Rysanek, de Vienne : une des grandes voix de ce temps. Elle a bien des excuses... Il faisait chaud. On l'avait affublée d'une lourde robe et d'une perruque absurde. Comme on la plaignait ! Son larynx, durci par le Wagner et le Strauss, ne s'ébranle plus aisément sous la poussée d'air discrète que commande Mozart. Il cherche la note : un peu trop haut, trop bas... Il est anxieux ; il patauge. Quel dommage !...

Et cela pourrait, si l'orchestre voulait bavarder avec les chanteurs, riposter, donner un peu plus de son, être une partenaire ravissante. Que dis-je ! Ce l'est déjà ; on a péché par trop de respect, de religion, de mozartomanie. On a admiré, ratissé... Je ne sais quels mots choisir. On ne s'est pas abandonné.

Mais qu'on puisse discuter — et cela durerait des heures ! — une représentation, la discuter passionnément sous les platanes du cours Mirabeau, au chant des fontaines et pendant que les cigales grattent leurs tambourins, c'est le signe qu'elle compte. Et qu'on en parlera longtemps.

ROBERT KEMP.

Mauriac venu écouter Mozart dans le Salzbourg français.

Au cours de la réception à l'hôtel de ville : M. Mouret, maire d'Aix ; M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et M. Martinaud-Deplat, député des Bouches-du-Rhône, garde des Sceaux.

A la cathédrale fut donné un très beau concert spirituel. Le chef Hans Rosbaud, l'un des triomphateurs du Festival, fait répéter « Don Juan ».

LES ANIMAUX VICTIMES DES PRÉJUGÉS DES HOMMES

L'ACTUELLE épizootie de fièvre aphteuse a pris une ampleur exceptionnelle. Son retentissement économique risque d'atteindre le pays tout entier. Elle pose des problèmes de la vie rurale et de la dépendance citadine qui ne pourront pas être éludés indéfiniment. Elle soulève enfin des problèmes de responsabilité qui ne peuvent tous être définis avec certitude, mais dont certains peuvent et doivent être mis en évidence. Il faut s'efforcer avant tout d'éviter le retour de pareil fléau. Sa gravité dépend d'abord de considérations générales qu'il faut, pour le moment, se contenter d'enregistrer : la maladie s'est répandue non seulement en France et en Europe occidentale, y compris la Grande-Bretagne, mais encore en Afrique du Nord et en Amérique du Sud ; elle menace aussi le Canada et les Etats-Unis. Le manque d'informations sur d'autres contrées ne prouve pas qu'elles soient indemnes, si bien que, s'il nous est permis de former un néologisme, il serait plus juste de parler de « panzootie » que d'épizootie.

Un peu partout dans les départements où sévit la fièvre aphteuse se dressent des écriteaux signalant aux cultivateurs les zones contaminées.

Les aphtes caractéristiques de l'affection se développent entre les onglons et forment des sillons purulents au pourtour du sabot. Souvent les femelles contaminées ne mettent bas que des animaux mort-nés.

Un second fait dont la gravité est extrême est constitué par la pluralité des germes que les vétérinaires ont actuellement l'occasion de dépister. On sait que la fièvre aphteuse est due à un germe fort petit, capable de traverser les membranes des filtres interposés : c'est la définition même du virus filtrant.

LA MULTIPLICITÉ DES GERMES RENDS L'IMMUNISATION DIFFICILE

MAIS le point important est qu'on en connaît plusieurs variétés, dénommées arbitrairement O, A et C. Dans les circonstances présentes non seulement on rencontre ces trois espèces de virus, mais encore des variantes du type A, connues sous le nom de type A4 et A5. Il est aisé de comprendre que l'immunité vaccinale est très difficile à réaliser *à la fois* contre cinq espèces différentes de germes, même très voisines.

Enfin, si l'activité du vaccin est reconnue, et surtout quand il est bien adapté à la souche de virus infectant, il faut savoir que les laboratoires ont été jusqu'ici liés par des considérations techniques qui restreignent très étroitement leur capacité de production et il faut au moins deux et plutôt trois injections de vaccin pour réaliser une immunité suffisante. Ce vaccin s'obtient par inoculation du virus atténué à l'animal sain. Celui-ci réagit en donnant des aphtes authentiques à partir desquels on peut préparer une quantité limitée de doses immunisantes. Mais les animaux « neufs » seuls sont des donneurs acceptables. Les animaux déjà vaccinés ou les animaux guéris sont de très mauvais donneurs qui ne peuvent plus fournir que des doses infimes de vaccin. Cela se conçoit, puisque pratiquement ils ne sont plus susceptibles de produire l'éruption caractéristique...

L'ANIMAL GUÉRI RESTE UN ANIMAL DIMINUÉ

QU'EST la maladie ?

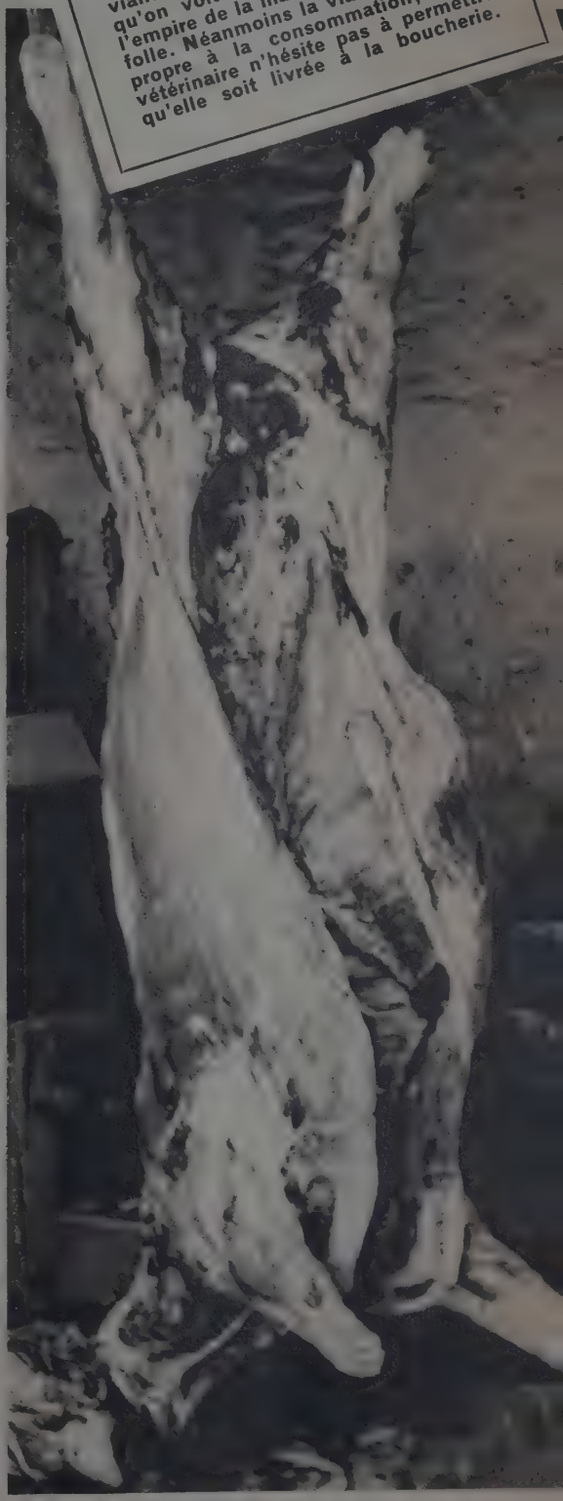
Elle frappe tous les animaux à « onglons », c'est-à-dire à sabot fourchu : les vaches, les moutons, les chèvres, les porcs. C'est dire qu'elle atteint la quasi-totalité du cheptel vivant et surtout la totalité du cheptel pratiquement utile pour la laiterie et la boucherie Ajoutons que les moyens curatifs dont nous disposons contre elle actuellement sont de peu d'efficacité.

La contagiosité de la fièvre aphteuse est extrême. Elle se transmet généralement par la bave des animaux. Ce qu'on sait peu sans doute, c'est que les sansonnets, les étourneaux comme on les appelle communément, sont des agents de transmission. Ces oiseaux, en chassant les

CE QU'IL FAUT SAVOIR :

La transmission de la fièvre aphteuse à l'homme n'a jamais lieu par la viande. Il a fallu abattre la bête qu'on voit ci-dessous et qui, sous l'empire de la maladie, était devenue folle. Néanmoins la viande demeure propre à la consommation, et le vétérinaire n'hésite pas à permettre qu'elle soit livrée à la boucherie.

Le vétérinaire examine le pied d'une bête malade. Seuls sont touchés les animaux à « onglons », c'est-à-dire à sabot fourchu : bovins, ovins, porcins et certains animaux « sauvages », sangliers et cerfs.



Les muqueuses de la langue, du palais, le bourrelet gingival, les régions voisines se couvrent de vésicules qui s'ouvrent assez rapidement et forment des ulcérations. Elles se cicatrisent en une dizaine de jours dans les formes bénignes.

Les animaux lourds et imposants, tels que ceux que représente notre photographie **à gauche**, sont rapidement transformés par la maladie en bêtes étiques (**ci-dessus**) auxquelles il faudra beaucoup de temps pour retrouver la belle apparence qu'elles avaient auparavant.

On incrimine parfois le facteur, à peu près seul à pénétrer dans les fermes en quarantaine, comme agent de transmission des germes ! A coup sûr, les étourneaux, en émouchant les bêtes, sont responsables du contage.

Si la fièvre aphteuse provoque l'amaigrissement des animaux qu'elle atteint, la sécheresse les empêche, par l'absence d'herbe tendre, de se refaire, d'effacer les angles, comme on dit. Le préjudice est grand pour l'éleveur. Sur une vache laitière normale la perte de lait peut atteindre 50 % de la production initiale. La diminution totale de valeur de la bête peut atteindre 75 %. Il faut prévoir, outre la perte de lait et de viande, les accidents qui peuvent survenir pendant la gestation et à la mise bas, sans oublier que certains sujets peuvent être frappés de stérilité.

mouches sur le dos des bestiaux, sont aspergés de bave par ceux-ci et colportent ensuite le virus infectieux.

L'aphte caractéristique de la maladie est une petite vésicule renfermant le liquide virulent et close d'une mince membrane vite déchirée ; il renferme un liquide séreux, puis louche, puis franchement purulent. La membrane rompue laisse place à une érosion superficielle que l'infection secondaire peut rendre plus profonde et plus douloureuse. Ces vésicules siègent sur toutes les muqueuses, mais surtout sur les muqueuses digestives. D'autre part se constituent des suppurations localisées à la naissance et au pourtour des ongles. La maladie, fébrile, évolue par poussées successives où s'associent la fièvre et les aphtes, et chaque fois l'atteinte de l'état général est plus marquée. Il est facile de comprendre le mécanisme qui fait la gravité de la maladie : par ses localisations elle immobilise le sujet malade, qui souvent même est couché sur sa litière. Il est, dès lors, dans les conditions les plus favorables au développement des infections secondaires. Egalement les localisations muqueuses sont en elles-mêmes un obstacle physique à l'alimentation du bétail. Il doit faire les frais de la cicatrisation et de la convalescence et il peut à peine se nourrir. Dans la plupart des cas l'animal guérit, mais il reste un animal diminué qui ne reprendra que très difficilement sa valeur laitière ou sa valeur en boucherie. Cela dans la meilleure hypothèse.

Cependant, il aura coûté des soins vétéri-

Du 15 juin au 15 juillet, les déclarations d'animaux contaminés ont porté sur 1.450.000 têtes environ. Au 1er juillet les foyers anciens et nouveaux signalés englobaient plus de 130.000 exploitations. La situation, moins grave que lors de l'épizootie de 1938, semblait étale.

naires, des soins à l'étable et n'aura pendant sa maladie et au delà été d'aucun profit, ou d'un profit restreint. Le lait lui-même n'est impropre à la consommation que pendant la période fébrile ; c'est surtout la diminution de sa production qui affecte l'éleveur dans les cas bénins. Les formes graves, les formes compliquées peuvent entraîner la mort. S'agit-il d'une perte sèche ? Dans le cas d'un abatage précoce, prophylactique, destiné surtout à éviter la contamination du reste du cheptel, la viande, qui n'est pas dangereuse pour l'homme, peut encore être commercialisée, mais si l'abatage est tardif, après complications par exemple, l'éleveur ne peut guère nourrir d'illusions sur ce qu'il peut tirer d'une telle carcasse. Remarquons en passant que les abatages massifs auxquels on a dû procéder ne semblent guère avoir pesé sur les cours de la viande.

QUEL EST LE DANGER COURU PAR L'HOMME ?

Il est relativement minime : la maladie est pour lui peu contagieuse dans les conditions d'hygiène normale. Dans les cas peu fréquents où il est néanmoins contaminé, la maladie est fortement fébrile, marquée par des aphtes comme chez l'animal, et des suppurations autour des ongles complètent le tableau observé en pratique vétérinaire. La guérison est la règle, mais il existe des formes graves par l'importance des signes généraux ou par la participation des muqueuses respiratoires au processus aphteux. Elles peuvent entraîner la mort soit directement, soit par complications cardiaques, hépathiques ou rénales.

Il faut incriminer en partie comme responsable de l'épizootie actuelle la sécheresse. Rus et ruisseaux sont en maints endroits réduits à de minces filets d'eau qui transportent les germes d'un pré à l'autre. Autre méfait de la

L'enjeu de la lutte contre la fièvre aphteuse est énorme. Le troupeau national menacé comprend environ 16 millions de bovins, 7 millions 500.000 moutons, presque autant de porcs, 1.200.000 chèvres. Les recherches en vue de produire en grosses quantités le vaccin sont fort avancées. On travaille activement aussi à la mise au point d'un autre vaccin répondant à certains types d'infection.

sécheresse : elle nuit à l'alimentation des animaux guéris, mais que la maladie a laissés faibles et amaigris et les empêche de « se refaire ».

Dans certaines régions la mortalité a atteint cinq et parfois dix pour cent du cheptel. On cite une exploitation dans le Cher où le nombre des animaux est tombé de 44 têtes à 12.

Faut-il ajouter que dans ces régions les vétérinaires sont débordés par les appels des agriculteurs ? Nous en connaissons un, en Seine-et-Oise, qui, dans un rayon de 5 kilomètres, ne soigne pas moins de 400 bêtes ! On comprendra mieux l'importance de l'effort que ces praticiens ont à fournir si l'on sait qu'au début de juillet plus de 70.000 exploitations agricoles avaient été touchées.

Les pertes résultant de l'épizootie de 1938-1939 se sont chiffrées par 5 milliards de francs, valeur de l'époque. A combien se monteront-elles aujourd'hui ?

IL FAUT PRODUIRE LE VACCIN EN ABONDANCE ET VAINCRE LES PRÉVENTIONS

Le rôle protecteur joué par la vaccination des animaux est fondamental. On conçoit que l'abatage pur et simple n'ait pas la faveur des cultivateurs. C'est néanmoins une mesure d'urgence qui peut s'imposer. La vaccination est la clé de la lutte anti-aphteuse. Elle est limitée par le manque de vaccin, par la prévention de certains milieux ruraux, qui évaluent le coût immédiat d'une vaccination plus facilement que la sécurité à longue échéance. Le vaccination se fait quand elle est possible en larges anneaux centrés sur la première exploitation contaminée.

Quel est l'avenir ?

L'avenir immédiat est très sombre. Il faut envisager des pertes massives sur la qualité et la quantité de la viande, sur la qualité et la quantité des produits de laiterie... des difficultés considérables pour compenser ces pertes, des hausses de prix et une pénurie qui dépassera largement le territoire français.

Mais il existe dès maintenant aussi des éléments positifs : le drame aura contribué à souligner l'insuffisance de l'habitat rural pour les bêtes comme pour les gens. Insuffisance qui par défaut d'hygiène est génératrice de l'épizootie : là où les bêtes sont entassées, là où les bêtes manquent d'eau pure, là est d'abord la contagion. Il existe maintenant en France des types multiples d'élevages qui vont de la grande entreprise industrialisée jusqu'à la modeste exploitation artisanale épaulée par des coopératives insuffisantes ; il y a des régions riches et des régions pauvres. On a dit récemment que l'agriculture française était à bout de souffle... La vérité est qu'il y a des exploitations suréquipées et d'autres qui doivent être aidées. Le drame aura permis de multiplier les centres de vaccination, d'importer du bétail irlandais, spécialement apte à la production d'un vaccin abondant. Tout récemment la mise au point d'une nouvelle méthode de préparation du vaccin due à des savants français et capable de satisfaire largement aux demandes a été annoncée. Une usine construite dans la région tourangelle serait à même d'assurer à bref délai une production industrielle. Si une telle nouvelle était confirmée, elle permettrait de conclure sur une note infiniment plus optimiste.

L'ATLANTIDE, CE BEAU MYTHE

PAR DANIEL-ROPS

Il est des mots si lourd chargés de mythes que leur seul prononcé fait rêver... L'Atlantide est du nombre ; depuis Platon s'y attachent des images significatives et redoutables et le signe d'un terrible avertissement. Périodiquement, des hypothèses prétendent, à grands renforts d'arguments scientifiques, donner à ce mythe des assises d'histoire, de géographie, de géologie, d'astronomie. Peut-être l'image pourtant se suffit-elle à elle-même, et de ne pouvoir être avec certitude localisée ni au Hoggar, ni dans les îles infimes de l'océan occidental, ni même en Amérique du Sud, l'Atlantide tire-t-elle le meilleur de son prestige, cette sorte de fascination qu'elle exerce sur tant d'esprits.

La dernière hypothèse cependant vaut qu'on la signale, car, précisément, elle tend à utiliser, dans une vaste synthèse, des éléments d'explication empruntés à toutes sortes de sciences, de l'astronomie à la géologie, pour conclure dans l'histoire. Son point de départ est l'ensemble — tout à fait scientifique en principe — connu sous le nom de théorie d'Hoerbiger. C'était, on le sait, un cosmographe et astronome autrichien, mort en 1937, qui avait consacré sa vie à l'étude des satellites. Il a cru démontrer que la courbe décrite par un satellite autour d'une planète n'est pas un cercle ni une ellipse, comme il est usuellement admis, mais une spirale, qui se rétrécit de plus en plus. C'est donc dire qu'en fin de compte le satellite doit nécessairement tomber sur la planète, la lune sur la terre par exemple. Or nul n'ignore l'attraction que la lune exerce sur la terre, et spécialement sur son élément liquide : c'est à elle, combinée avec celle du soleil, qu'est dû le phénomène extrêmement compliqué des marées. Si l'on admet que le satellite se rapproche de la planète, on peut imaginer qu'à un certain moment son attraction soit si puissante qu'elle fixe, en quelque sorte dans une sorte de succion, toutes les mers en un bourrelet d'eau géant.

Hoerbiger pense que notre terre a connu ce phénomène, non pas du fait de notre lune, qui est encore trop lointaine pour que son action se fasse si énorme, mais par une autre lune, plus ancienne, qui aurait disparu, par écroulement sur la terre, il y a quelque X milliers d'années. Il va de soi qu'au moment où le satellite n° 1 s'abattit, indépendamment des troubles de diverses sortes qui durent accompagner cet événement, une conséquence se produisit qu'on peut imaginer sans peine : le bourrelet d'eau, n'étant plus retenu, s'affaissa. C'est-à-dire que les régions tropicales, où les mers devaient monter à environ 4.000 mètres au-dessus du niveau actuel, se trouvèrent soudain redevenues de très hautes montagnes, très au-dessus de la cote zéro...

C'est ici qu'Hoerbiger, cosmographe et astronome, se mue en historien et géographe. Il nous emmène dans la Cordillère des Andes, sur des hauts lieux situés entre 4.000 et 7.000 mètres. Nul n'ignore qu'il y a là les ruines, encore incomplètement explorées, d'une civilisation extrêmement ancienne qu'on appelle généralement « la civilisation du lac Titicaca » ou encore de Tiahuanaco, du nom du principal champ de fouilles. Pourquoi cette civilisation est-elle morte ? Notre savant reprend : « Elle était antérieure à la chute de la première lune. Le jour où le bourrelet d'eau retomba, cette société maritime se trouva du coup perchée sur des montagnes. La preuve, la voilà : ce banc de coquillages marins qui, sur environ 700 kilomètres, suit, en gros, la cote 4000. Là était la rive de l'océan il y a quelques centaines de milliers d'années. »

A cette argumentation scientifique séduisante Hoerbiger ajoute un fait supplémentaire frappant. Lorsqu'il y avait dans le ciel terrestre cette première lune, plus proche que la nôtre, la planète n'avait pas la même marche qu'aujourd'hui. Elle tournait sur elle-même en trente heures au lieu de vingt-quatre et autour du soleil en deux cent quatre-vingt-dix jours au lieu de trois cent soixante-cinq. Or dans les fouilles du Titicaca on a retrouvé un calendrier basé sur la division en deux cent quatre-vingt-dix jours. C'est dire que les derniers hommes de ces régions gardaient encore l'immémoriale tradition de leurs ancêtres depuis plusieurs dizaines de milliers d'années. Au lendemain de la catastrophique chute de la première lune que seraient devenus ces hommes ? Très peu seraient demeurés au lieu même de leurs origines, ruinés et dégénérés ; les autres seraient partis à travers le reste du monde, où ils auraient, parmi d'autres races, semé le grain de leur antique civilisation.

C'est ici que les amoureux de l'Atlantide et les passionnés déchiffreurs de son mystère s'exclament. Dans une conférence, récemment, un esprit infiniment curieux de ce genre de choses, Denis Saurat, n'hésitait pas à affirmer que le monde mort des Andes n'était autre que l'Atlantide ; la catastrophe qui mit fin à sa destinée aurait bien été aquatique, selon la tradition commune, mais aurait consisté en une baisse des eaux et non en une invasion des eaux. Maints arguments lui paraissent devoir corroborer cette thèse. Il est sûr que toutes les mythologies admettent que les données de base de la civilisation, l'agriculture par exemple, ont été apportées aux hommes modernes par des personnalités du dehors : Pélops, Cadmus et autres en Grèce. D'autre part, le phénomène du déluge, qu'on retrouve dans toutes les traditions du monde, ne correspondrait-il pas à ce gigantesque raz de marée que dut déterminer sur toute la surface de la terre la retombée du bourrelet liquide ? On peut rêver ainsi longtemps, et c'est un jeu passionnant.

Pourtant, faut-il l'avouer ? à ces merveilleux échafaudages de faits et d'hypothèses je préfère encore le mythe tel qu'on le lit dans la seconde partie du dialogue du *Critias*, dans la langue merveilleuse de Platon. Il est, du reste, infiniment probable que le divin Platon, si visiblement inspiré et en qui les Pères de l'Eglise ont souvent été tentés de voir un prophète hors de l'Ancien Testament, a dû recueillir une tradition, celle d'une catastrophe sans précédent et sans commune mesure. Mais quelle leçon n'en a-t-il pas, en quelques lignes, tiré ! L'Atlantide, nous dit-il, était, par delà les Colonnes d'Hercule, la partie la plus fortunée de la planète, parce que la race qui la peuplait avait des origines divines, ce qui lui assurait une exceptionnelle valeur. Aussi longtemps l'existence y fut-elle très heureuse, les forces de la nature étaient domestiquées, tout était utilisé pour le bien de tous, et une parfaite harmonie régnait.

Seulement... Citons ici Platon : « Les Atlantes laissèrent se ternir en eux la parcelle de divinité et l'élément humain prévalut. » Aussitôt tout en eux et autour d'eux se dégrada ; leur société se disloqua, leur morale s'effondra, ils devinrent cruels, égoïstes, emplis de l'esprit de violence. Et tout leur malheur vint de là. Le drame du continent perdu, ce n'est donc pas au hasard, à un incident astronomique que Platon l'attribue, mais à une infidélité profonde, à une secrète trahison. Entre le macrocosme et ce microcosme qu'est l'homme la relation est certaine, déterminante. Ils avaient, ces Atlantes, trahi l'étincelle divine, ils avaient laissé prévaloir la part dégradante de l'homme...

Ainsi, plus proche de nous, un autre prophète de malheur, Frédéric Nietzsche, dans ce livre admirable et atroce intitulé *le Gai Savoir*, après avoir annoncé que « Dieu est mort » et que tous les hommes sont ses meurtriers, ajoute comme une conséquence qui va de soi : « Nous devons désormais nous attendre à une longue suite, à une longue abondance de démolitions, de destructions, de ruines et de bouleversements. Qui donc pourrait les pressentir assez, dès aujourd'hui, pour expliquer d'avance cette énorme logique, pour devenir le prophète de ces immenses terreurs, terreurs encore inconnues de la terre ? »

Entre la trahison spirituelle et la catastrophe cosmique quel lien mystérieux y a-t-il donc ? Platon l'a marqué, en des termes qui demeurent définitifs. Quand il fut patent que les hommes avaient trahi et s'étaient trahis, quand ils furent devenus méchants, injustes et cupides, « Dieu, le maître suprême, qui règne selon les justes lois et à qui rien n'est caché de ce genre de choses, constatant le point de dépravation qu'avait atteint cette race jadis excellente, résolut de lui infliger un châtiment. Il réunit tous les dieux dans cette demeure du centre du monde où l'on a vue sur l'avenir, et il leur tint ce langage... » Ici le texte de Platon s'interrompt et nul manuscrit n'a jamais permis de savoir en quoi, au juste, avait consisté, selon lui, la catastrophe de l'Atlantide. Fut-ce l'effondrement d'une lune sur la terre ? Fut-ce la retombée du bourrelet ? Légende ? Qui sait ? Mais nous, hommes du xx^e^ siècle, ne la connaissons-nous pas, la vérité — cette vérité qui ne se démontre pas avec des arguments scientifiques, mais qui rampe au plus secret, au plus opaque de notre conscience ? L'énorme nuage qui dut s'élever sur l'océan planétaire lorsque l'Atlantide périt devait ressembler comme un frère à cet autre nuage en forme de mystérieux champignon qui monta, un beau jour d'août, dans le ciel d'Hiroshima.

A CHICAGO, LES DÉMOCRATES ONT CHOISI LEUR CANDIDAT : LE GOUVERNEUR STEVENSON

Après les républicains, les démocrates ont à leur tour désigné leur candidat aux élections présidentielles de novembre. Les portraits de Roosevelt avaient remplacé ceux de Lincoln dans le grand hall des expositions bovines de Chicago. Les slogans n'étaient pas les mêmes. Mais l'atmosphère restait celle de tous ces grands congrès politiques américains. Beaucoup d'orphéons, de *pin-up girls*, de cortèges, d'acclamations et de pancartes. Beaucoup de candidats aussi. Et c'est un *outsider* qui finalement l'emporta en la personne d'Adlaï Stevenson, gouverneur de l'Illinois. Le remarquable discours par lequel il accueillit les délégués dans son Etat, puis l'investiture que lui accorda le président Truman furent les deux étapes essentielles de l'ascension de ce « candidat malgré lui », car il n'avait rien sollicité. A M. Stevenson revient désormais le redoutable honneur de barrer à « Ike » la route de la Maison Blanche.

CHARLES PLISNIER
ÉCRIVAIN DE LA LIBERTÉ

PAR GÉRARD CAILLET

Charles Plisnier.

Fils et petit-fils de militants ouvriers. Communiste. Exclu pour trotzkisme. *Faux Passeports*. Prix Goncourt en 1937. Plusieurs séries de livres solides, notamment *Mères, Meurtres* et *Mariages*. Campagnes en faveur de l'Europe... voilà le portrait un peu conventionnel qu'on se fait généralement de Charles Plisnier. Ceux qui l'ont connu y ajoutent l'image d'un homme fort, à cheveux gris. Quelques-uns précisent qu'il était Belge.

Devant cette disparition prématurée — et qui nous prive d'un grand écrivain — je souhaite pourtant rassembler d'autres fleurs ; peut-être parce que, feuilletant tout à l'heure un petit volume qui prétend enfermer la littérature contemporaine, j'y ai lu ces lignes à son sujet : « Ses romans portent une condamnation implicite de la société bourgeoise. Mais au nom de quelle doctrine positive ? » Je pense que le rédacteur de ce texte n'avait lu que hâtivement son auteur. Sinon il aurait au moins retenu cette déclaration qui termine la préface de *Faux Passeports*, bien que ce soit l'endroit où l'on penserait le moins à aller la chercher : Charles Plisnier y atteste « la vérité d'une étude qui, avant tout, portait sur le drame d'une époque divisée, une certaine mystique de l'action et *surtout sur des êtres dans le profond de leur conscience et de leur instinct, c'est-à-dire des âmes...* »

Aussi bien Charles Plisnier avait tenu à nous préciser lui-même son itinéraire.

Je me demande si le mieux que je puisse faire ici, aujourd'hui, n'est pas — simplement — de le rappeler ?

« Itinéraire spirituel d'un romancier », c'est le titre qu'il donna à cette biographie intérieure écrite, au mois de décembre dernier, pour notre confrère *l'Age nouveau*. Il s'y peint d'abord tel qu'il se trouvait à sa sortie de l'Université de Bruxelles : ivre de mécanisme matérialiste. Partagé entre Wundt, Le Dantec, Pavlov et Watson. Rêvant d'un roman « vraiment » psychologique, comme pouvait en concevoir un cerveau d'universitaire à cette époque : psycho-physiologique. Souhaitant un immense laboratoire mental. Et méprisant Bergson. En fait, d'ailleurs, il ne veut pas encore écrire de roman, incapable qu'il est de réaliser son rêve ; il se cantonne dans la poésie.

Trente ans plus tard c'est la découverte. A la suite de quelles épreuves, de quelles expériences, de quelles méditations ? « On ne dit pas trente ans en trente lignes », écrit-il pudiquement. *A fortiori* en dix... Ce qu'il nous faut retenir, c'est l'objet de cette découverte : Charles Plisnier a rencontré la liberté. « J'avais compris, note-t-il, que l'homme avait commencé exactement en ce point du temps et de l'espace où, pour la première fois, l'un de ses ancêtres animaux s'étant trouvé devant une option, en ayant délibéré, *avait choisi d'accomplir un acte qui fît violence à son intérêt vital et l'avait accompli.* »

Pourtant Plisnier ne se rend pas d'un seul coup. Il se réfugie, pour mieux fermer les yeux, dans la philosophie du comportement. Descriptions de l'extérieur. Psychologie qui néglige la conscience...

S'il avait écrit alors, il aurait « fait dans le roman américain ». Steinbeck, Hemingway, Caldwell...

C'est son expérience d'avocat qui l'en tire. Freud aussi, si paradoxal que cela puisse paraître. Il commence à publier et reçoit des confidences. « Le romancier attire la confidence comme le paratonnerre, l'orage. »

« A chacune de ces expériences, remarque-t-il, je me trouvais devant le fait de la conscience active, de la conscience cause, de la liberté. »

Je n'aime pas solliciter les textes : il y aurait une longue recherche à faire pour élucider comment, en Charles Plisnier, s'est peu à peu élaboré une doctrine du salut. Comment le matérialiste ivre de dialectique est arrivé à croire « sans joie, mais gravement, au libre arbitre, à la conscience créatrice et en Dieu ». Comment cette croyance s'organisait chez lui en système et si elle formait réellement un système... Ce que je veux seulement souligner, c'est la lucidité avec laquelle il en a poursuivi l'élaboration. Parce qu'un écrivain ne se livre pas à des démonstrations romancées de sa thèse, on tend volontiers aujourd'hui à conclure qu'il s'abandonne au vent divers de ses impulsions ; qu'il ne réfléchit pas ; qu'il décrit selon le hasard des rencontres et des sujets. C'est rarement le cas et ce n'était pas celui de Charles Plisnier. Il me semble que cela, d'abord, devait être dit et qu'un simple rappel de cette quête spirituelle était peut-être le meilleur hommage et l'un des moins conventionnels à apporter sur sa tombe.

La Saison de Vich

PAR MICHEL HER

Avoir mal au foie ne signifie pas obligatoirement l'on soit d'humeur atrabilaire ! En observan malades qui, à Vichy, consomment leur dose d dienne de « Grande Grille » ou d' « Hôpital » eûmes même l'impression que ces curistes ét parfaitement joyeux. Sans doute convient-il d'en une déduction pour le moins définitive : les distrac de Vichy doivent s'ajouter aux vertus des eaux...

Après le meeting international de tir aux pigeon concours hippique international qui eut lieu sur podrome de Sichon et le troisième referendum cin tographique, nous assistâmes au Festival de Vich de sa région. Certaines manifestations, en effet, e pour cadre des sites renommés de cette région pa lièrement pittoresque. Ce Festival comprit des con de musique religieuse à l'abbaye de la Chaise-Dieu l'église de Châtel-Montagne, avec la participation manécanterie des Petits Chanteurs à la croix de sous la direction de M^gr^ Maillet. Un concert de mu de chambre ancienne eut lieu au château de La Pa et parmi les artistes lyriques que nous entendîm l'Opéra de Vichy citons M^mes^ Janine Micheau, H Bouvier, Marisa Ferrer, Madeleine Gorge et MM. H Jobin, Paul Cabanel, Pierre Mollet, José Lucci d'autre part, nous pûmes apprécier au cours de deux chorégraphiques la grâce de Nina Vyroubova... virtuosité de Youly Algaroff et de José Torrès.

Sur la page de droite : voici les quatre « gran des eaux de table. **De gauche à droite :** M. Cha (Vittel), M. Cruse (Évian), M. Baugnies (Vichy M. Joel (Perrier) réunis à Vichy.

En haut : Jacques Thibaud joue au châteaul La Palisse. **Ci-dessous :** une fillette de la Chaise-Dieu offre des fleurs à M^me^ Dunn (femme de l'ambassad A gauche ce n'est pas M. Truman !

L'EXPÉDITION ORÉNOQUE AMAZONE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Longtemps les voyageurs européens ont exploré les terres inconnues avec l'idée qu'elles étaient peuplées de sauvages. La curiosité qui les y poussait était doublée d'un sentiment de civilisé satisfait de considérer de haut la barbarie.

Une des nouveautés de notre époque est que nous avons appris — ou que nous commençons à apprendre, tout au moins — la valeur de certaines civilisations étrangères, qui sont fort étranges par surcroît. Il ne nous paraît plus normal d'appeler sommairement primitives certaines coutumes pour la seule raison que nous ne les comprenons guère. Les peuples qui les pratiquent appartiennent en réalité à d'autres mondes que le nôtre. Et nous les abordons maintenant avec un intérêt respectueux des mystères que nous pouvons y découvrir.

Dès lors, les expéditions des voyageurs et les récits qui nous en sont faits prennent un autre aspect. J'en trouve un exemple des plus significatifs dans le livre sur *l'Expédition Orénoque Amazone,* racontée par celui qui l'a conduite, M. Alain Gheerbrant (Gallimard) (1).

M. Alain Gheerbrant est un poète. Il a été l'ami d'Antonin Artaud. Il a composé une *Anthologie de la poésie naturelle,* que je n'ai pas sous les yeux en écrivant ces lignes, mais à laquelle il faudrait certainement remonter si l'on voulait retrouver l'origine du mouvement qui l'a conduit dans la forêt vierge. C'est aussi un homme doué d'une culture scientifique et qui pouvait conduire ses recherches avec un esprit de savant. En septembre 1948 il arrivait à Bogota, en Colombie, « pour chercher, nous dit-il, un monde oublié mais qui continue d'exister ». Le 6 mai 1949, avec trois compagnons, il commençait son expédition, qui ne devait s'achever qu'en juillet 1950. Le premier résultat, et fort remarquable, est que les quatre explorateurs en soient revenus vivants, après sept naufrages de leurs pirogues dans les rapides et maints autres incidents qui les mirent en grave danger. Le second, dont nous avons l'exposé dans ce livre, c'est que l'aventure de ces quatre hommes a ouvert sur certaines sociétés humaines des vues d'un immense intérêt.

Il s'agissait de réaliser la première liaison du bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone. Et l'objectif principal de ce parcours était la traversée de terres inconnues : la région de la sierra Parima, chaîne de montagnes où l'Orénoque prend sa source et sur le versant de laquelle coulent plusieurs affluents de l'Amazone.

Deux tribus indiennes peuplent ce pays : les Maquiritaces et les Guaharibos. Jamais ces populations n'avaient eu avec les Blancs d'autres échanges que ceux de coups de fusil et de flèches empoisonnées. Pour la première fois, M. Alain Gheerbrant et ses amis ont pu leur faire comprendre qu'une civilisation est capable d'égards envers une autre. Des liens se sont établis. Durant six mois les Français ont vécu la même vie que les Indiens, vêtus comme eux, partageant leurs cases et leur nourriture. Ils ont pu assister à leurs cérémonies, prendre des photographies, dont ce livre est richement illustré. Je ne saurais dire en quelques mots tout ce qu'un tel ouvrage nous révèle d'une humanité ignorée.

On est saisi, dès les premières pages, par cet esprit de découverte qui nous fait entrer dans un autre univers. Presque au départ, c'est la rencontre d'une falaise toute peinte de personnages, d'animaux, de figures abstraites. L'auteur en met un grand nombre sous nos yeux. Et nous nous écrierions volontiers avec lui : « Depuis combien de temps les oiseaux du ciel et les fauves de la forêt étaient-ils seuls à connaître ce grand livre d'images ouvert au milieu du silence ? Sans doute des siècles et peut-être des millénaires. »

Plus loin, la rencontre avec trois Incas resplendit de noblesse humaine. « Nous sommes Incas, dirent-ils tranquillement... » On pense au « Bonjour, monsieur Courbet » du tableau célèbre. Et l'un des Incas rencontrés va guérir un des explorateurs, malade, par des remèdes merveilleux.

Mais il faut avancer davantage pour pénétrer chez ceux que l'on appelait autrefois des « sauvages ». On y est en plein quand on arrive, avec M. Alain Gheerbrant, chez les Piaroas, les « hommes de la montagne ». Ces Indiens vivent, croient-ils, à l'endroit même où Guahari, le fils du Soleil, a fait sortir les premiers hommes de la terre. Ils ont d'impressionnantes cérémonies rituelles, avec des masques, des danses, des chants en langue sacrée. Les explorateurs ont assisté à la cérémonie d'initiation qui fait entrer les jeunes garçons dans la vie d'homme : le sorcier leur fait endurer et surmonter le terrible supplice des fourmis.

Je ne puis ni résumer ni énumérer tous les épisodes de ce voyage. Quand il s'achève, le lecteur se trouve presque dans l'état d'esprit des explorateurs eux-mêmes. Au terme de notre aventure, écrit M. Alain Gheerbrant, « nous attendait la civilisation, sa hâte, sa rapacité, mais aussi sa lumière et sa force ». Il ajoute : « Nous nous étions tellement faits à notre vie présente que nous doutions encore, malgré nous, de l'existence réelle de ce que nous appelions *l'autre monde,* comme nous appelons aujourd'hui le monde indien. » Tous les autres mondes qui coexistent au nôtre nous découvrent aujourd'hui le visage multiple et réel de la planète.

(1) Ce livre est accompagné d'un remarquable album de photographies établi par le même auteur sous le titre : *Des hommes qu'on appelle sauvages.* (Robert Martin, édit.).

Gérard Philipe (au premier plan) et Daniel Yvernel, vedettes de « Lorenzaccio » à Avignon.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LORENZACCIO » ET « L'AVARE » AU FESTIVAL D'AVIGNON

Le VI[e] Festival d'Avignon, organisé comme les précédents par Jean Vilar, laissera de bons souvenirs à ceux qui auront eu la bonne fortune d'y applaudir, outre *le Prince de Hombourg,* créé l'an dernier, *Lorenzaccio* et *l'Avare.* La tradition est maintenant acquise. Avignon devient chaque année, en juillet, l'un des centres nerveux de l'art dramatique français. Toutefois, pour continuer d'assumer ce rôle, le festival avignonnais est soumis à la nécessité de la création. C'est sur *Lorenzaccio* et, à un degré moindre, sur *l'Avare,* déjà « essayé » au palais de Chaillot, que Jean Vilar a cette année porté tout son effort.

Lorenzaccio, qui fut représenté pour la première fois par Sarah Bernhardt avec un immense succès, apparaît à première vue comme un reflet shakespearien coloré par la plume magique d'un poète de vingt ans merveilleusement doué. Plusieurs intrigues s'y chevauchent ; l'action proprement dite est floue et diffluente ; les morceaux de bravoure, les incidentes y sont innombrables et ralentissent encore sa progression. Mais Jean Vilar a porté la hache dans cette forêt de tirades romantiques ; sans vider la pièce de sa substance poétique, il l'a allégée, clarifiée.

Dépouillé ou, mieux, dégraissé de la sorte, *Lorenzaccio* n'en garde pas moins belle allure. Lorenzo de Médicis, parfaite incarnation du héros romantique ami de la débauche, mais possédé par l'amour de la liberté, lâche en apparence et en vérité sublime, inutile sauveur de sa patrie, qui retombe aussitôt dans ses chaînes, précurseur inattendu de l'acte gratuit, Lorenzo fournit surtout le prétexte à une suite de scènes hautes en couleur dans le cadre d'une Florence de la grande époque. Et il faut dire aussi que le dialogue, mise à part de-ci de-là quelque enflure d'époque, est d'une vigueur, d'une netteté admirables. Quel plaisir ce doit être, j'imagine, pour un comédien que d'articuler ce langage sans faille, où toutes les grâces du XVIII[e] siècle sont rehaussées par l'ardente paletto de 1830 !

Du côté de l'interprétation il n'y a que des compliments à faire. L'homogénéité de la troupe est presque surprenante. Deux acteurs cependant la dominent, qu'on a plaisir à mettre sur le même plan : Gérard Philipe et Daniel Yvernel. Gérard Philipe s'est montré ce qu'on attendait qu'il fût, élégant, passionné, aérien, fantasque, avec de grands cris à nous donner le frisson, notamment au cours de cette scène du troisième acte entre Lorenzaccio et Philippe Strozzi, où il parut véritablement inspiré : un dieu du théâtre. Mais la composition d'Alexandre de Médicis par Daniel Yvernel n'a pas de moindres mérites : il constitue avec éclat la seconde face de ce *Janus bifrons* qu'était le héros romantique, et qui figurait le vice irrémédiable, promis à la damnation éternelle.

A des titres et avec des accents divers, il y aurait lieu de citer encore Michel Vitold (un peu imprévu), Jean Deschamps, Renaud Mary, Jean-Pierre Jorris (très souple dans ses divers rôles), et Monique Mélinand (un peu retenue), et la touchante Françoise Spira, et la fine Lucienne Le Marchand.

Quant aux costumes de Léon Gischia, triomphe de la couleur et d'un goût à la fois riche et sûr, ils avaient, dès l'apparition des premiers personnages, annoncé le succès de la soirée.

C'est dans les jardins du pape Urbain V qu'a été donné *l'Avare,* alors que *Lorenzaccio* l'avait été dans la cour d'honneur du palais des Papes. Jean Vilar venait ici en appel. On n'a pas oublié, en effet, que la première présentation de la pièce au théâtre de Chaillot avait provoqué des commentaires variés. Eh bien, dans la belle nuit avignonnaise, sur un fond de mur tapissé de lierre et de vigne vierge, Jean Vilar, ayant remis son ouvrage sur le métier, a gagné la partie comme acteur et comme metteur en scène. Son Harpagon est à la fois secret, complexe, et en même temps merveilleusement expressif sous ses grimaces. On n'est pas près de l'oublier dans son habit à aiguillettes, avec, sous son chapeau noir, cet extraordinaire visage gris, comme rongé par la passion de l'or. Il faudrait tout un article pour expliquer sa réussite, qui est essentiellement réussite de haut comique dosé avec art. On a beaucoup ri dans les jardins du pape Urbain V. A côté de Jean Vilar, l'étourdissant Daniel Sorano fait pouffer dès son entrée en scène. Jean Deschamps et Jean-Paul Moulinot, Lucienne Le Marchand et Monique Chaumette ont justement reçu leur part d'applaudissements. Encore bravo, Vilar !

Le fameux champion de golf Bobby [illegible] a été battu. — Geneviève Guitry et C. dans « M. et M[me] Un Tel ».

La musique britannique du 4e régiment de hussards (où servit M. Winston Churchill) a participé aux galas franco-anglais à Deauville. Elle se fit entendre dans les rues, aux Ambassadeurs et au bar du Soleil.

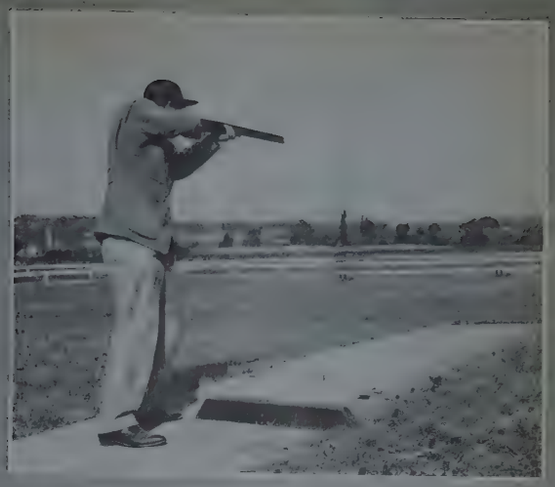
Vacances à Deauville

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Vive le sport ! A Deauville — en attendant la grande saison hippique — nous avons eu droit à l'exhibition du grand champion de golf Bobby Locke. Il fut battu, mais cela n'enlève rien à ses qualités spectaculaires. Au New Golf encore, la coupe Thion de la Chaume fut très disputée : lord Rothschild et Mlle Cécile de Rothschild durent s'incliner devant miss Gordon et M. Carter, qui en finale battirent M. et Mlle Jacquet, pourtant très en forme. Sur ces mêmes links, les parlementaires français Barrachin et Michard-Pellissier firent match nul avec leurs collègues anglais sir Peter McDonald et M. Maudling tandis qu'au tennis nos députés écrasèrent les parlementaires anglais. La France possède une très brillante équipe d'élus sportifs, et les tennismen de l'Assemblée nationale se doivent d'affronter maintenant les membres du Congrès et les sénateurs américains. MM. Félix Gaillard et Bourgès-Maunoury furent les artisans de notre victoire avec les généraux Billotte et Chaban-Delmas et M. Chupin. Au cours d'une réception très réussie le maire de Deauville et Mme Fossorier (Mary Morgan) accueillirent dans leur jolie résidence les parlementaires français et anglais déjà cités ainsi que M. Stirn, préfet du Calvados, MM. Bétolaud, Ramarony, Laniel, Johanès-Dupraz, Ribeyre.

Le prix des Neuf (dont le jury comprend maintenant une vingtaine de membres...) a été attribué, au cours d'un déjeuner à l'hôtel du Golf, à Emmanuel Berl, pour *Sylvia*.

Cette manifestation littéraire avait amené à Deauville M. et Mme Fernand Gregh, M. et Mme Pierre Descaves, M. et Mme Paul Vialar, M. et Mme Cecil Saint-Laurent, M. et Mme Pierre Lœwel, M. et Mme Ambrière, M. et Mme Léopold Marchand, M. et Mme Carlo Rim et Henry Muller... et ce Tout-Paris-Deauville des lettres s'efforça de prendre sa tâche au sérieux entre un gala aux Ambassadeurs et un apéritif au bar du Soleil.



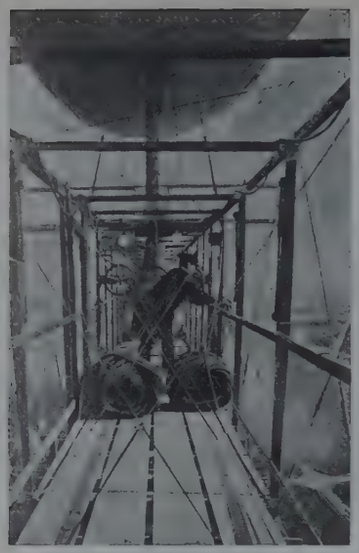
La finale du championnat de France de tir aux pigeons a eu lieu à Deauville. Voici M. Joe Devers en action.

Le lauréat du prix des Neuf, Emmanuel Berl, baise la main de Mme Paul Vialar. A droite, M. Fernand Gregh.

M. Félix Gaillard, secrétaire d'État à la présidence du Conseil, à participé à notre victoire au tennis.

De gauche à droite : à la coupe Thion de la Chaume au golf : M. et Mlle Jacquet battus par miss Gordon, M. Carter.

PETITES CHRONIQUES



HENRY KAPFERER, PIONNIER DE L'AIR, COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Un jour de septembre 1907 les Parisiens voyaient avec étonnement un dirigeable apparaître dans le ciel de la capitale. Après avoir survolé plusieurs quartiers, l'appareil, baptisé *Ville-de-Paris*, regagnait, à Sartrouville, le hangar où il avait été construit. Trois personnes avaient pris place à bord du ballon, que dirigeait M. Henry Kapferer, que l'on voit sur le document d'époque reproduit ci-dessus. M. Kapferer, un des pionniers de l'aéronautique, participa dès lors à de nombreuses expériences, notamment en collaboration avec Santos-Dumont. L'année suivante il allait à plusieurs reprises rééditer le même exploit avec le dirigeable *Clément-Bayard*.

Ce précurseur vient d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur. C'est là le digne couronnement d'une belle carrière entièrement consacrée aux progrès de l'aéronautique.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Distinction

M. le chanoine Gouget, curé de Saint-Germain-des-Prés et président de l'Alliance des maisons d'éducation, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Mort du grand rabbin Isaïe Schwartz

Le grand rabbin de France, M. Isaïe Schwartz, est décédé à Paris à l'âge de soixante-seize ans. Originaire de Traenheim, dans le Bas-Rhin, il avait exercé son ministère en diverses localités et avait été nommé grand rabbin en 1939. Pendant l'occupation il créa un comité de coordination des œuvres juives. Il éleva contre les mesures raciales une protestation officielle et put échapper en 1944 à l'arrestation. Il était officier de la Légion d'honneur.

Le cercueil du grand rabbin Schwartz arrive à la synagogue de la rue de la Victoire pour la cérémonie religieuse.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE MODERNE :

Jacques Chastenet, membre de l'Institut, *l'Enfance de la Troisième, 1870-1879* (Hachette, 358 pages). L'histoire de France est faite de chutes verticales suivies de foudroyantes remontées : historien et diplomate, Jacques Chastenet nous montre dans ce volume — qui est la tête d'une série consacrée à la IIIe République — le relèvement de la France après l' « année terrible ». Nous avons vu, hélas ! depuis 1870, des années plus « terribles » que celle-là. L'auteur place le personnel dirigeant du régime nouveau sous un jour qui éclaire la vie publique jusqu'en 1914 : respect des grands ancêtres, foi démocratique, mystique du progrès, laïcisme, patriotisme, goût des abstractions, sens juridique, le tout allant de pair avec un fétichisme verbaliste, un certain laisser-aller et une grande méfiance à l'égard du « social ».

La Commune a, en effet, retardé le progrès social, qui était un de ses objectifs : être avancé, ce sera longtemps, chez les démocrates, être surtout anticlérical.

L'analyse de la Constitution de 1875 est la page à la fois la plus brillante et la plus nuancée de cette étude. Rien de moins systématique, de plus modeste, de plus empirique que cette constitution, celle, depuis 1791, dont l'existence fut la plus longue. Jacques Chastenet en loue la remarquable souplesse ; elle permettra de naître et de se développer à un organisme qu'elle n'avait pas même prévu : la Présidence du Conseil, qui finira par exercer en fait presque tous les pouvoirs dévolus à la Présidence de la République. Ce fut là, dit l'auteur, l'œuvre éminemment sage d'une assemblée divisée, mais sérieuse, qui se résigna à la formule républicaine par une crainte égale de la révolution et de la réaction.

Aussi peut-on déclarer que la génération qui mit les institutions républicaines en place a bien mérité de la France.

Complété par de nombreuses références qui sont autant d'éclaircissements, ce livre est un modèle d'érudition et d'impartialité.

LA VIE DES HOMMES DE LETTRES AU XIXe SIÈCLE :

Maurice Parturier, *Une Amitié littéraire : Prosper Mérimée et Ivan Tourguenev* (Hachette, 253 pages. Quatre-vingt-six lettres, presque toutes inédites, de Mérimée figurent dans ce volume ; elles vont de 1857 à 1870. Abondamment annotées, elles nous offrent un reflet de la société et des mœurs du Second Empire. Mais, sous la plume alerte de l'incomparable épistolier qu'était l'auteur de *Colomba*, tous les sujets trouvent place : l'Espagne de Philippe II, la Serbie du prince Milan, la Prusse, l'Exposition de 1867, le Congrès panslave, etc. C'est naturellement sur la littérature et la langue russe que Mérimée, à propos de ses traductions, entretient les échanges de vues les plus suggestifs avec Tourguenev.

Ce livre fera la joie et le profit des slavisants ; il n'intéressera pas moins les amateurs de la petite histoire, narrée avec une verve étincelante et volontiers gauloise.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

Ferdinand Lot

Un maître de l'histoire médiévale vient de disparaître à l'âge de quatre-vingt six ans avec Ferdinand Lot, qui, victime d'un accident l'an dernier, avait dû subir une série d'opérations chirurgicales. Auteur d'une thèse capitale sur *le Règne d'Hugues Capet et la fin du Xe siècle*, il n'a pas écrit moins de trois cents ouvrages sur l'histoire et la littérature du moyen âge. Il avait occupé à la Sorbonne la chaire qui fut celle de Fustel de Coulanges. Trois fois grand prix Gobert, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, il était commandeur de la Légion d'honneur.

Jean Chantavoine

Musicologue éminent, Jean Chantavoine, critique musical de plusieurs journaux et revues, avait été, jusqu'en 1937, secrétaire général du Conservatoire. Auteur de nombreux ouvrages sur la musique classique et romantique, il avait également traduit en français divers opéras, entre autres *Tristan et Yseult*. Jean Chantavoine, qui était âgé de soixante-quinze ans, était chevalier de la Légion d'honneur.

François Veuillot

Le neveu du grand polémiste catholique Louis Veuillot, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans, avait lui-même milité, comme journaliste, écrivain et conférencier, dans les rangs de l'Action catholique. Il avait publié une édition des œuvres complètes de Louis Veuillot. Officier de la Légion d'honneur, le défunt était également commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

S. E. M. José Rojas y Moreno (à gauche sur notre photographie), qui succède à M. Manuel Aguirre de Carcer comme

ambassadeur d'Espagne en France, vient de remettre ses lettres de créance au président de la République. M. Pedro Tronsoco Sanchez, qui représente à Paris la République Dominicaine, a également présenté les siennes à M. Vincent Auriol.

LA FÊTE NATIONALE à Hanoï...

Le 14 juillet a été marqué à Hanoï par un grand défilé militaire, auquel la jeune armée vietnamienne apportait une très i portante participation. A cette occasion M. Letourneau, ministre des Etats associés, a procédé à une remise de décorations, au cours de laquelle il épingla la rosette d'officier de la Légion d'honneur sur la poitrine du général Hinh, chef d'état-major de l'armée vietnamienne.

...et à Conakry

En Guinée, le gouverneur Siriex, de retour à Conakry après un voyage en France, a présidé les cérémonies de la fête nationale. Celles-ci — fait extraordinaire en pleine saison des pluies — ont bénéficié d'un ciel serein dont la lumière a fait particulièrement resplendir au cours du défilé les uniformes blancs de la garde du gouverneur.

LÉGION D'HONNEUR

Parmi les récentes nominations, nous avons relevé avec plaisir le nom de Mme Maraval-Berthoin. Femme de lettres oranaise, auteur de plusieurs ouvrages qui lui ont déjà valu d'être couronnée par l'Académie, Mme Maraval-Berthoin est promue au grade d'officier.

COURRIER DE LA DANSE

Janine Charrat à Chaillot

Intelligente chorégraphe, qui ne se contente pas de manier un vocabulaire, mais sait l'âme des musiques, et surtout la poésie de la danse. *Jeux d'eau*, sur des musiques de Ravel et de Debussy, est un enchantement de légèreté, d'intériorité. On revoit avec plaisir le beau et tendre *Rêve*, de Liszt, dans lequel Charrat affirme son étonnante maîtrise et sa présence.

Un nouveau partenaire, Peter van Dik, aux lignes harmonieuses, à la grande élévation, aux sauts prodigieux. Il est sobre, expressif, ardent. Une belle route s'ouvre pour lui. Le *Pas classique* de Volinine (musique de Glazounov), qu'il danse avec J. Charrat, est une merveille de pureté.

MARTINE CADIEU.

HIPPISME AQUATIQUE

Ce rodéo nautique a eu pour théâtre la piscine d'un palace de la Côte d'Azur. De la rive, des concurrentes armées de lassos s'efforçaient de capturer de charmantes naïades montant des chevaux de baudruche.

Bien peu, d'ailleurs, y parvinrent, et la plupart des cavalières sortirent invaincues du tournoi.

COURRIER MUSICAL

Les Ballets nationaux yougoslaves

Dans le cadre des « Nuits musicales de Paris », les Ballets nationaux yougoslaves se présentaient pour la première fois sur la scène française. Remarquable ensemble à propos duquel il faudrait parler musique autant que danse. Ici, pas de chorégraphie superposée à une partition musicale plus ou moins apte à sa forme représentative, mais de la danse où le geste et l'élan rythmiques déclenchent avec la plus parfaite simultanéité un groupe d'archets, d'instruments à cordes pincées ou de percussion qui se font éléments sonores du corps de ballet, épousant ou commandant ses déplacements sans que la discrimination s'aperçoive. Voilà qui nous fait saisir mieux que toute exégèse l'importance d'un Bartok, grand moissonneur de tradition musicale populaire à travers toute l'Europe centrale, pour la restitution d'un « folklore sublimisé ».

Rien de comparable, pourtant, aux représentations folkloriques — selon le sens habituel du terme — dans l'interprétation savante de ces très grands danseurs, — quelques-uns virtuoses — maîtres d'une technique aux disciplines rigoureuses ; mais l'impulsion spontanée, le charme, la fraîcheur initiale demeurent intacts ; chacune de ces figurations témoigne d'un individualisme bien marqué auquel les chorégraphes ont voulu, dans leurs « stylisations » conçues pour la présentation dramatique ou décorative, conserver le caractère natif. Les Ballets nationaux yougoslaves nous font mettre à jour nos souvenirs géographiques et nos connaissances historiques, quelque peu embrouillés par des bouleversements successifs. Ce petit pays de 16 millions d'habitants est presque un continent dont les territoires s'accrochent aux montagnes, se posent sur la plaine, s'étendent jusqu'à la mer. Il touche à la Bulgarie, à la Roumanie, à la Hongrie, et à la Grèce. Il garde la mémoire des siècles de domination turque, des insurrections, des guerres et des luttes pour son indépendance : danse virile du guerrier de Rugovo, réalisme puissant et sauvage des guerillas de comitadjis, nostalgie méditerranéenne des danses dalmates chargées de tendresse et d'amour lointain, vaste crescendo des ascensions de montagnards (ce « teskoto » de l'ouest macédonien imposant au tambour son rythme obstiné), prestissimo des joyeuses danses croates, extraordinaire vitalité du « kolo » serbe, danse en cercle, multiforme, multicolore, polyrythmique ; tout s'éclaire, tout s'exprime, tout s'illustre par la danse et sa musique.

Et, pour habiller l'ensemble, d'étincelants costumes aux broderies rouge et or, blanc et noir sont le seul décor des Ballets yougoslaves.

L. Maurice-Amour.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Polo et sauts d'obstacles

Derniers coups de maillet à Bagatelle avant le départ des équipes pour Vittel et Deauville. La Coupe du comité du Tourisme de Paris opposa dernièrement les Léopards (Quénardel, du Bourg, Macaire, Mairesse) aux Dauphins (de Fommervault, Finaz, Carrara, Clerc). Les *teams* se surveillèrent durant toute la durée du jeu. Ils en étaient à 3 1/2 pour les Léopards et à 3 pour les Dauphins à la fin de la troisième période. Toutefois les premiers, faisant preuve de plus de cohésion, l'emportèrent par 5 1/2 à 4. Disons qu'ils avaient reçu 1/2 goal à l'ouverture.

Après des éliminatoires, disputées la veille, la Coupe de France mettait aux prises les Crocodiles (Portago, Rubirosa, A. de Monbrison, G. de Monbrison) à Val d'Isère (Perrin, Gautier, Brau, Couturié). Scores animés, partie de grande classe. Dégagements remarqués de Rubirosa et de Brau. Val d'Isère s'imposa finalement. Il remporte le trophée par 8 goals à 6, malgré le bénéfice d'un but accordé aux Crocodiles.

Nombreuse et brillante assistance en ces journées de sport et d'élégance. Remarqués, baron de Nervo, président du cercle, comte et comtesse du Bour de Bozas, lieutenant-colonel et Mme Brau, commandant et Mme Finaz, etc.

⁂

En ce moment les concours hippiques connaissent la vogue. Cinquante réunions pendant le mois de juillet... un record ! Entre Vichy et Deauville, le tournoi de Chantilly, donné dans le cadre charmant de la vallée de Sylvie, eut un très grand succès. Le commandant de Busnel gagna la coupe sur Aristo devant M. Lorre montant Calvados II. A Château-Gontier l'épreuve majeure est revenue à M. Marcenat galopant Katouga, son « coming-horse », tandis qu'à Cannes M. Laveissière se l'adjugea avec Balkise, devançant Mme Giraud, 2e et 3e.

Un mot sur le Critérium des jeunes, couru à l'Etrier pendant les chaleurs. Douze concurrents furent retenus pour la finale. M. Baël est vainqueur dans une juste appréciation des moyens de Kila. A M. Philippe la seconde place.

Tré-Hardy.

FEMMES TATOUÉES

En Sicile, près de Taormina, célèbre par son site et par ses ruines, un concours de tatouages a mis en présence des concurrentes que la bizarrerie des compositions « artistiques » imprimées sur leur épiderme ne semble point avoir effarouchées.

LES DISQUES NOUVEAUX

Yma Sumac, interprète sans rivale de chants exotiques

Yma Sumac, brune Péruvienne, descendante par sa mère du dernier roi inca, représente pour les populations indiennes des Andes une incarnation du soleil. Elle sait chanter selon les règles de l'art et possède une tessiture peut-être unique puisqu'elle dépasse quatre octaves et demie. Cette authentique princesse a enregistré de nombreux disques de valeur (Telefunken Capitol). Deux d'entre eux méritent de retenir l'attention, ils prouvent la variété du talent d'Yma Sumac. *Virgin of the sun God*, hymne au soleil, est, nous dit-on, l'authentique version de la musique défendue... mille ans avant Jésus-Christ, à une époque où l'on mesurait déjà les effets dangereux des sonorités inconsidérément unies. Sa voix irréelle est comparable à celle d'un oiseau, puis sans effort s'abaisse et prend des accents profonds.

Sur l'autre face est inscrite *Lure of the Unknown Love*, qui se meut aussi sur des hauteurs inaccessibles à la plupart des chanteuses, tandis que la percussion rythme le chant. Une autre plaque d'ébonite est consacrée à *Earthquatre* et à *Dance of the Moon Festival*.

Yma Sumac ne risque pas de rencontrer de rivale capable de se mesurer avec elle.

W.-L. Landowski.

LA CAPITALE DU ROI NESTOR

Où était donc située la ville homérique de Pylos, capitale du sage roi péloponnésien Nestor ?

L'archéologue américain Carl W. Blegen, membre de l'Ecole archéologique américaine d'Athènes, vient de faire ces jours-ci des découvertes sensationnelles. En effet il a découvert neuf tombeaux mycéniens, des ruines de palais, des amphores et des plaquettes sur le site de Pylos dans la Triphylie du Sud. Et il soutient que c'est sur son champ de fouilles que résidait le vieux et sage Nestor, roi de Pylos et de neuf villes environnantes.

Des spécialistes tentent maintenant de déchiffrer sur les plaquettes les divers signes et symboles, qui font mention de personnes, de taureaux, de moutons, de chevaux, de porcs et de céréales. S'ils y parviennent, il sera démontré, croit-on, que les Achéens, possesseurs d'écrits, étaient aussi civilisés que les Grecs de l'époque classique.

Considérant que, d'après Homère, Télémaque, le fils d'Ulysse, se rendit à Sparte par Pylos, afin de demander des nouvelles de son père aux rois Nestor et Ménélas, M. Carl Blegen fit ce voyage à pied en deux heures et il acquit la conviction qu'il avait identifié les sites décrits par Homère.

M. Carl Blegen va poursuivre ses fouilles pendant quatre ans et il espère aboutir à une conclusion irréfutable.

Constantin Coukidis.

La charmante vedette Lina Walls, qui remporte chaque soir le plus grand succès à Mogador dans l'opérette « Violettes impériales ».

LE FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE DE NIMES

Cette année le Festival d'art dramatique de Nîmes a été animé par M. Samson Fainsilber, qui ne s'est pas contenté d'être un remarquable tragédien dans les rôles d'Œdipe et de Prométhée, mais fut un metteur en scène prestigieux sachant utiliser à merveille le cadre grandiose des arènes. Il avait inscrit à son programme *Œdipe Roi*, dans une adaptation de Goudal, et la *Prométhéide* de Peladan. Cette dernière œuvre, un peu statique dans les deux dernières parties, contient des scènes d'une très belle envolée lyrique et d'un symbolisme émouvant. Elle méritait d'être reprise. M. Samson Fainsilber s'était entouré d'une troupe nombreuse et très homogène, dont il faut détacher les noms de M. Daniel Lecourtois, de Mme Luce Feyrer, ravissante Pandore, et de Mme Jeanne Boitel, qui incarnait la déesse Athénée avec une très belle allure et dont la voix, comme celle de Samson Fainsilber, convient à merveille aux difficiles cadres de plein air. — P. S.

« L'ARLÉSIENNE » A LUNEL

A l'occasion du 14 juillet, coïncidant avec la fête locale, la ville de Lunel avait fait venir une compagnie d'acteurs parisiens pour jouer *l'Arlésienne* dans les arènes. Mmes Jacqueline Morane, Lyse Gromel et Farida, MM. Ecoffard, Aubry, Ardisson et Claudio en jouèrent les rôles principaux avec autant de talent que de style. Une nombreuse figuration d'authentiques Arlésiennes et une troupe locale de farandoleurs et de tambourinaires donnèrent à cette représentation en plein air du chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet et Bizet un charme et un attrait très spéciaux.

LES SPECTACLES

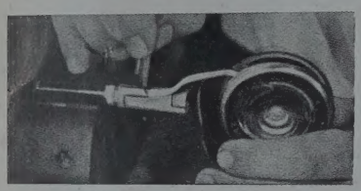
MOGADOR : UN TRIOMPHE
L'Opérette à grand spectacle
« VIOLETTES IMPÉRIALES »
avec tous les créateurs
Mise en scène d'Henri VARNA

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

Une cuisinière perfectionnée

Ce curieux ensemble est destiné aux ménagères américaines désireuses de suivre les cours d'art culinaire présentés par la télévision. Il combine une cuisinière électrique, un thermostat et une horloge avec un récepteur de télévision.

Résistance électrique au mètre



Ces nouveaux rouleaux de tissu collant imprégné de graphite permettent de « coller » des résistances sur les circuits électriques imprimés sur carton qui sont utilisés pour les postes de radio miniature. Il suffit de poser la longueur convenable pour relier deux circuits.

Un nouveau mode d'emballage

Il s'agit d'une pellicule plastique, appliquée au pinceau ou au pistolet, qui protège les objets des agents atmosphériques et des frottements et peut être enlevée ensuite comme une « pelure ».

Le produit est particulièrement utile pour la protection temporaire d'objets en cours de finition. Il est utilisé aussi pour protéger les carrosseries et les chromes des automobiles avant la livraison.

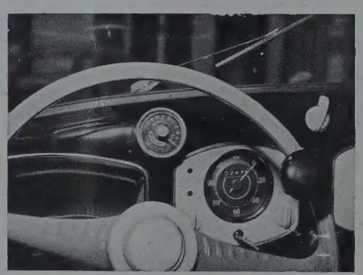
Scalpel à air comprimé

Un nouvel appareil de laboratoire permet de découper des substances diverses en tranches de 1/20.000 de millimètre d'épaisseur, en vue de leur examen au microscope électronique. Il comprend une lame, mais celle-ci ne s'émousse jamais, car l'opération de coupe est obtenue au moyen de la minuscule poche d'air comprimée qui se crée en avant de son tranchant. La lame est en effet montée sur une roue tournant à raison de 65.000 révolutions par minute, et l'extrémité de la lame atteint la vitesse, supersonique, de 365 mètres par seconde.

Les coupes obtenues sont invisibles à l'œil nu.

Pour les automobilistes

Un ingénieur allemand a conçu et réalisé ce précieux indicateur, baptisé « benzimeter ». Monté sur le tableau de bord et convenablement relié aux organes moteurs, il indique la consommation de carburant en cours de marche, aux différentes vitesses. Il permet ainsi d'économiser l'essence, et, éventuellement, de détecter à temps un mauvais fonctionnement du moteur.



HÔTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)

HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies
de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage.

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel,
129, bd Corderie, cham. lux. et app. 1-2 p.
+ bains-cuis., p. jour, sem. ou mois.

MAS DU MONT ALBAN

Point de vue unique
à 150 mètres au-dessus de la baie des Anges
HOSTELLERIE-RESTAURANT
Cuisine soignée - Grand jardin
Arrangement pour séjour
Moyenne Corniche à 3 km. du port de Nice
Téléphone 63-03

OFFICIERS MINISTÉRIELS
A VENDRE pour cause de santé
BEAU COLLÈGE A CHAMONIX
IMMEUBLE et FONDS de COMMERCE
Écrire : Me BARRAUT, notaire, Grenoble.

LE PAQUEBOT « MAASDAM », DE HOLLAND AMERICA LINE SERA MIS EN SERVICE LE 11 AOUT PROCHAIN

La mise en service du nouveau paquebot *Maasdam* (15.000 tonnes), de la compagnie Holland-America Line, prévue pour cet été, aura lieu dès le 11 août, date de départ de Rotterdam vers Montréal et New-York, via Le Havre et Southampton.

Grâce à une activité poussée, les chantiers hollandais ont pu achever la construction du paquebot et ses aménagements avec une avance sensible sur les prévisions.

La mise en service sur l'Atlantique-Nord de cette nouvelle unité, réplique du *Ryndam*, permet de mettre à la disposition des touristes quelques centaines de places de plus pendant la période de hautes fréquentations sur cette ligne.

Rappelons que le *Maasdam* peut transporter huit cent trente-six passagers en classe touriste ayant accès à la quasi-totalité du paquebot ; les passagers de la première classe, luxueusement aménagée sur le pont des embarcations, disposent de trente-neuf places.

D'ores et déjà on annonce que le *Maasdam* assurera un service de croisières l'hiver prochain.

LE NOUVEAU PONT CORNEILLE OFFICIELLEMENT INAUGURÉ A ROUEN

M. André Morice, ministre des Travaux publics, assisté de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, et de M. Chastellain, député-maire de Rouen, ancien ministre des Travaux publics, a inauguré le 19 juillet le nouveau pont Corneille de Rouen en présence d'une foule de plusieurs milliers de personnes.

Cet ouvrage remplace celui qui fut détruit en 1940, dont la première pierre avait été posée par l'impératrice Marie-Louise et qui avait été inauguré par le roi Louis-Philippe.

M. Laval, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, directeur du port de Rouen, présenta ainsi le nouveau pont :

« L'ouvrage nouveau est situé à l'emplacement exact de l'ancien pont. Il comporte deux travées symétriques par rapport à l'île Lacroix, formant entre elles, en plan, un angle de 146°. Chaque travée comprend une portée centrale de 100 mètres, franchissant un bras du fleuve, et des portées latérales de 28 mètres, au-dessus du quai, et de 16 mètres, au-dessus de l'île. Compte tenu du raccordement sur l'île de 12 mètres dans l'axe, la longueur totale de rive à rive est de 300 mètres. »

La largeur est de 28 mètres dont une chaussée de 18 mètres, correspondant à six voies et deux trottoirs de 5 mètres. Elle est sensiblement double de celle du pont détruit.

Contruit entièrement en acier soudé, le nouvel ouvrage ne comprend aucun rivet. Il détient actuellement le record des ponts de cette technique, les seuls construits de la sorte en France étant ceux de Neuilly, de Saint-Cloud et d'Oissel, de moins grande portée.

Les travaux avaient été décidés, après de nombreuses études, le 5 août 1949 ; les fondations étaient achevées en janvier 1951. Le 11 juin de la même année le montage du premier quart du pont était achevé, et la dernière poutre était en place le 9 février 1952. Les essais eurent lieu le 12 juillet.

D'un profil très élégant — l'épaisseur des poutres au centre de chaque travée n'est que de 1 m. 70 — ce nouvel ouvrage est une réussite à l'actif des ingénieurs des ponts et chaussées : M. Laval, ingénieur en chef, MM. Velitchkovitch, Peyronnet, Thouret et Tenaud, ingénieurs. Il convient de les féliciter, ainsi que tous ceux qui ont participé à la construction du pont, dont la mise en service marque une date importante dans la reconstruction de la capitale normande.

TRÉSORS DE LA FAÏENCE ROUENNAISE

Répondant au vœu de M. Chastellain, député-maire de Rouen, l'actif directeur des musées de la ville, M. Hubert Guillet, a réalisé, pour la première fois, sous le titre « Trésors de la faïence de Rouen », une exposition consacrée exclusivement à cette production. Aux pièces qui constituent le fonds célèbre du musée de céramique de Rouen sont venus s'ajouter, pour la durée de l'exposition, les envois des musées du Louvre, de Sèvres, de Cluny, des Arts décoratifs, de Saumur, de Bernay et de Louviers ainsi que les prêts de nombreuses collections privées parisiennes et rouennaises, parmi lesquelles on relève celle de M. André Marie, ministre de l'Education nationale.

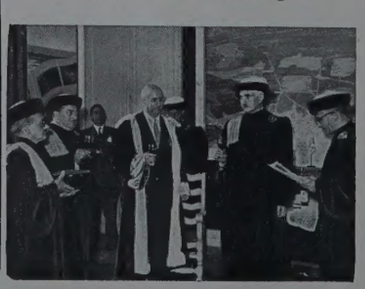
Les pièces exposées, les plus belles et les plus rares, prouvent la valeur de la production rouennaise, depuis les pièces classiques de la plus haute qualité jusqu'aux pièces exceptionnelles, qui, toutes, témoignent de la science du céramiste comme du goût excellent du décorateur. Elles permettent de suivre l'évolution des fabrications depuis Maclou Abaquesne, l'initiateur, mort avant 1564, jusqu'au déclin, à la fin du XVIIIe siècle. On reste confondu devant la perfection de tant de pièces, notamment celles de la première moitié du XVIIIe siècle.

L'exposition, inaugurée le 5 juillet, attire de nombreux visiteurs. Elle restera ouverte jusqu'au 22 septembre.

UN COMMANDEUR DE MARQUE INTRONISÉ EN MÉDOC

Au cours d'un séjour qu'il vient de faire en Médoc, M. Henry Morgenthau, ancien secrétaire d'Etat au Trésor des Etats-Unis, propriétaire du Château-Lascombes, à Cantenac-en-Médoc, a bien voulu honorer de sa visite la commanderie du Bontemps-de-Médoc.

S'étant plié de fort bonne grâce aux rites imposés, M. Morgenthau fut intronisé Commandeur d'honneur. Puis le nouveau dignitaire, que l'on voit revêtu des insignes de l'ordre, dit aux compagnons qui l'avaient intronisé sa grande satisfaction et sa joie de se trouver dans la région productrice de ces vins à la renommée mondiale et exprima son espoir dans un développement toujours plus grand des échanges entre son pays et la région médocaine.



ERRATUM

Dans notre numéro du 19 juillet une erreur nous a fait parler du Gromergat dans l'article « la Suisse, Confédération du bonheur calme ». Il s'agissait en réalité du Gornergrat, bien connu des touristes et des alpinistes.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Pierre-Bloch : *Liberté et servitude de la presse en France* (Editions du Livre, Monte-Carlo).

Sous ce titre, l'auteur a recueilli de nombreux textes, depuis la préface du *Mariage de Figaro* jusqu'à des pages de Jean Jaurès et de Léon Blum. Le choix judicieux des citations et la précision des commentaires qui les accompagnent font de l'ouvrage un véritable historique des luttes menées en France depuis plus d'un siècle et demi pour la défense de la pensée et de ses droits à l'impression.

Frederick Rolfe : *Hadrien VII.*

L'auteur se nomme Frederick Rolfe, mais se faisait appeler baron Corvo. Le héros était George Arthur Rose, mais il devint Hadrien VII, pape et démocrate : deux personnages bien curieux, dont on devine aisément que l'un n'est rien sans l'autre. Rolfe, tour à tour mendiant et richissime, converti et dévoyé, peintre et romancier, rêvait sûrement d'être pape, et Hadrien, réformateur et passionné, démocrate et fanatique, n'aurait pu être tel si son auteur n'avait été si plein de foi.

Le livre est passionnant et, sous un couvert humoristique, s'attaque aux problèmes les plus graves du catholicisme. S'il avait été traduit en français en 1904, lors de sa première édition en Angleterre — il y en eut sept depuis — nous aurions accueilli Rolfe comme depuis lors Graham Greene. Mais l'Eglise évolue lentement, et Hadrien VII est encore aujourd'hui un précurseur.

Carlo Coccioli : *Fabrizio Lupo.*

Un sujet bien délicat. Les rapports passionnels entre deux hommes prêtent à l'érotisme d'un Genêt, à l'intellectualisme d'un Gide, au mythe poétique d'un Cocteau.

Il était plus difficile d'en écrire sans fard, sans provocation, sans recherche. L'auteur du *Ciel et la Terre,* que l'on avait très vite classé comme l'un des plus grands écrivains catholiques actuels, l'a entrepris avec un art consommé. Il dépeint la souffrance d'un amant que trouble la contradiction entre son comportement et sa foi, que heurte le conformisme bourgeois et que gêne l'orthodoxie catholique. Tout concourt à la réussite exceptionnelle de ce roman : la construction du livre, dont la seconde partie aurait été comme livrée en confession par le héros à l'écrivain ; la variété du ton, tour à tour plein de pitié et d'angoisse, d'humour noir et de poésie, de cruauté et d'imagination ; la vérité du sujet, ainsi abordé avec tact et loyauté, avec douleur aussi. — J. M.

Robert Desnos : *Chantefables et Chantefleurs* (Grund).

Le souvenir de Robert Desnos, au tragique destin, demeure vivace. Tous ceux qui l'ont connu et aimé liront avec un plaisir mêlé d'émotion le charmant recueil de poésies que l'éditeur Grund vient de faire paraître. Si la poésie c'est l'enfance retrouvée ou conservée, Robert Desnos paraîtra, à travers ces *Chantefables et Chantefleurs,* éminemment poète. Il le savait de reste. Il retrouve ici avec une miraculeuse facilité le ton des chants enfantins, des « comptines », que les petits scandent en jouant. Et c'est d'une exquise naïveté. Les compositions dont Mlle Christiane Larau a orné le volume s'adaptent au texte avec la plus méritoire fidélité.

TÉMOINS D'ANDRÉ GIDE

« Victor », dans son *Journal,* avait le premier apporté sur Gide un témoignage cruel, qui honorait pourtant l'accusé en cela qu'il avait donné son accord à une publication si propre à le mettre en mauvaise posture. Le *Journal* de l'adolescent persécuté-persécuteur était précédé d'une longue étude de M. Henri Rambaud, l'une des plus intelligemment équitables et charitables qu'on ait publiées sur Gide (le Nouveau Portique). D'autres témoins viennent de se faire entendre. On a généralement jugé sévères, presque malveillantes, les *Notes sur A. Gide* (Gallimard), de M. R. Martin du Gard. J'y vois surtout une grande honnêteté, une grande rigueur intellectuelles : ferme propos de demeurer lucide, de ne pas céder à la complaisance de l'amitié : l'amitié doit être « dure » en certaines occasions ; mais comme elle s'épanouit ici chaque fois qu'elle trouve à le faire !

Le reproche, ou la remarque, est autrement fondé à l'égard de M. Pierre Herbart et de son livre. On doute que, partant avec lui *A la recherche d'André Gide* (Gallimard), ce soit le vrai Gide qu'on trouve au cours et au bout de la quête. De cette figure, la plus diversement éclairée et nuancée qui soit, il subsiste surtout la moitié d'ombre. Une ombre moins poussée au noir — ce qui serait encore une manière d'exaltation — qu'à un gris amoindrissant. Il n'est guère, je crois, qu'un péché dont M. Herbart n'ait point chargé son « ami » : celui d'ingratitude.

Le témoignage le plus émouvant et, par bien des côtés, le plus éclairant, on le trouvera dans *les Conversations avec André Gide* (Albin Michel), de M. Claude Mauriac. C'est l'amitié fervente quoique lucide (cet Eckermann est d'une autre trempe que le vrai) d'un jeune homme qui finira par se déprendre brusquement. Histoire un peu mystérieuse et mélancolique d'un charme et d'un désenchantement.

Enfin c'est la voix multiple de l'amitié, mais aussi de la vérité — vingt vérités se recoupant — qu'on entend dans le numéro spécial de la N. R. F. (Gallimard), paru sous la forme d'un très gros volume où quelque soixante écrivains et amis, français et étrangers, ont été conviés à apporter l'hommage le mieux accordé à Gide : celui de la sincérité.

DEUX LECTURES DRAMATIQUES

L'ouvrage dramatique que vient de publier M. de Montherlant, *la Ville dont le prince est un enfant* (Gallimard), ne pouvait pas ne pas faire songer aux *Amitiés particulières* de M. Peyrefitte — et jusque dans les circonstances et le détail (la serre et la resserre : est-ce une gageure ?). L'auteur ne l'ignore nullement : dans une préface éclairante et mal supportable il y fait allusion pour déclarer que son ouvrage à lui n'est pas dirigé « contre les éducateurs catholiques », tout au contraire ; au surplus, il attribue la grâce à tous ses héros. On veut bien le croire et croire qu'il le croit. N'empêche qu'il fait quelque part la distinction entre la tenue et l'hypocrisie. Tenue, l'œuvre l'est à coup sûr. Mais faut-il aussi appeler « tenue » l'attitude du principal personnage adulte ? Quant au ton, celui de M. Peyrefitte est plus juste ; mais ici il sonne plein (avec des taches, des vulgarités inattendues). Œuvre irritante et hautaine comme tout ce qui vient de M. de Montherlant. Que donnerait-elle à la scène ? On est perplexe. La question n'est pas pressante puisque l'auteur a décidé de ne point la faire représenter, tout en donnant de minutieuses indications pour la représentation (il ferait bien alors de débaptiser son jeune garçon : pour l'oreille Sandrier est ridicule). Si cela peut paraître parfois difficilement écoutable, c'est surtout parce que cela risque d'être ennuyeux à écouter. En tout cas, c'est une lecture.

J'en dirais tout autant de la pièce de M. Sartre, *le Diable et le Bon Dieu* (Gallimard). Les personnages ne sont que des porte-parole, des « sacs » à idées, mais ils parlent et ils bougent dramatiquement. A la scène c'est un tourbillon puissant et un peu étouffant. Le livre permet de respirer et de mieux prendre mesure d'une œuvre tout de même considérable.

THÉATRE ANGLAIS

traduction de Pierre Messiaen
(Desclée de Brouwer)

Le regain d'intérêt qui se manifeste depuis plusieurs années pour le théâtre élisabéthain manquait encore de son nécessaire point d'appui : une bonne édition moderne de ce théâtre. L'entreprise, il est vrai, avait de quoi décourager. Par sa masse, le théâtre anglais n'a d'équivalent que l'espagnol ; et qui songerait aujourd'hui à publier les quelque quatre cents pièces qui nous restent du seul Lope de Vega ? — Aussi bien, est-ce nécessaire ? Il est bon de ne retenir que le meilleur. Mais on se trouve alors devant une difficulté d'un autre ordre : celle du choix. Difficulté qui, d'ailleurs, réduit la première sans l'éliminer, car ce choix, pour être représentatif, reste encore volumineux.

M. Pierre Messiaen n'a pas reculé devant le double obstacle, et il l'a surmonté de manière à contenter les plus difficiles. Après avoir donné une excellente édition de Shakespeare, il nous offre, sous l'aspect à la fois le plus fidèle, le plus complet dans les limites du choix et le plus accessible, ces prédécesseurs et contemporains de Shakespeare qui font un monde extraordinairement grouillant, confus, truculent, excessif et dont, à l'explorer, on mesure mieux en quoi il s'approche et diffère de l'univers shakespearien. Larges extraits ou textes intégraux du théâtre médiéval précédent Marlowe, Ben Jonson, Ford, etc. Les notes, la bibliographie enrichissent sans l'alourdir ce livre extraordinairement dense. On peut dire que, grâce à M. Messiaen et à son éditeur, l'essentiel du théâtre élisabéthain et préélisabéthain peut figurer dans toutes les bibliothèques, et, par surcroît, tenir dans la poche. C'est un double tour de force.

Y. F.

COURRIER THÉATRAL

« La Duchesse d'Algues » au théâtre Michel

Comme le roi Midas transformait en or tout ce qu'il touchait, il est des actrices qui transforment en chef-d'œuvre tout ce qu'elles jouent, pourvu que l'auteur ait su comprendre leur emploi. Ainsi de Mme Gaby Sylvia dans *la Duchesse d'Algues.* Dès qu'elle entre en scène, elle nous force bien d'abdiquer tout esprit critique. Trois hommes lui donnent la réplique, tous trois également fascinés par son jeu, et dans la salle il n'est pas un spectateur qui ne soit à l'unisson. Quelle aisance, quelle grâce, quelle voluptueuse langueur, quel sourire ! On n'est pas plus « femme » ni plus maîtresse d'admirables dons.

Et la pièce ? C'est une comédie en deux actes et quatre tableaux, de l'Anglais Peter Blackmore, adaptée par Mme Constance Coline. Un médecin parisien a failli se noyer du côté des Baléares en se livrant aux joies de la pêche sous-marine. Une sirène, une vraie, l'a sauvé des flots. En remerciement il l'amène à Paris, chez lui, et, comme il est marié, il fait passer la belle des mers pour paralytique, personne n'étant admis à voir son extrémité pisciforme. Il y a plus d'une drôlerie dans cette comédie du Boulevard, dont on aurait pu faire un authentique chef-d'œuvre avec quelques onces de poésie. Hélas ! Giraudoux n'est plus là. Maurice Teynac, Gérard Sety, Suzet Maïs et Nadine Alari contribuent allégrement au succès de la soirée.

Y. G.

UN PRIX LITTÉRAIRE ET SPORTIF

Les Editions La Passerelle, en accord avec M. Roger Coulon, président de la Fédération française de lutte, secrétaire général de la Fédération de lutte mondiale, viennent de décerner le prix littéraire de la lutte amateur, d'un montant de 50.000 francs, à M. Jean Crau.

Outre M. Roger Coulon, le jury se composait de MM. André Siegfried, de l'Académie française ; Jean Paulhan ; Henri Friol, conseiller à la Cour de cassation, directeur du cabinet du président Herriot ; Henri Desfougères, conseiller d'Etat, directeur du cabinet du secrétaire d'Etat aux Affaires économiques ; Sédar Senghor, député du Sénégal ; Gilbert Cahen-Salvador, directeur de *France-Illustration ;* Roger Gombault.

M. Jean Crau, né à Merlebach (Moselle), est un poète qui bifurqua vers le roman policier. Il est aussi docteur en droit et signa Janval des céramiques très remarquées. En Lorraine il a naguère pratiqué la lutte, dont sa nouvelle, *l'Enjeu,* exalte la qualité du sport désintéressé.

Ce point de vue ne pouvait qu'être partagé par les grands sportifs que sont notamment MM. André Siegfried — dont on ignore peut-être qu'il pratiqua le hockey sur glace, l'alpinisme et la pelote basque — et Henri Friol, champion de tennis.

Au moment où tant de sports sont ravalés au rang de spectacle commercial par des organisateurs sans scrupules, le prix littéraire sur la lutte vient rappeler fort à propos à la jeunesse l'antique idéal des athlètes grecs, qui ne s'embarrassaient pas de soucis mercantiles : « Une âme saine dans un corps sain. »

LES ÉCHECS (N° 99)

Solution du problème n° 100, par Möller (1898).

Blancs : Rh1, Dg1, Fd3, Pé2, Pé5, Pa3.

Noirs : Ra5, Cç3, Pé6, Pb6, Pa4.

Mat en trois coups.

1. Rh1-h2, Cç3-b5 (si 1 ... Cç3 joue ailleurs ; 2. Dg1-é1+). — 2. Dg1-h1 !

HENRI RINCK EST MORT

Le monde des échecs est en deuil. Henri Rinck, le plus grand compositeur de fins de partie artistiques de tous les pays et de tous les temps, est mort.

Né à Lyon le 10 janvier 1870, il fait ses études à l'école polytechnique de Munich et à la Faculté de Lyon. En 1900 il vient habiter l'Espagne et se fixe à Badalona (faubourg de Barcelone).

Je tiens tous ces détails du fils unique d'Henri Rinck, l'ingénieur Enrique Rinck (né à Barcelone en 1908), qui vit à Barcelone. Ce dernier m'écrit ce détail touchant :

« Sachant la profonde amitié qui vous unissait à mon cher papa, je viens aussi vous informer que je suis arrivé juste à temps à faire sortir de l'imprimerie les premiers exemplaires de son œuvre monumentale : *Henri Rinck : 1.414 fins de partie,* et cela six jours seulement avant son décès. C'est donc pour moi une consolation d'avoir pu encore lui procurer cette satisfaction ; il a, du reste, été enterré avec, sous le bras, le premier exemplaire sorti de l'imprimerie. »

Tous ceux qui aiment les échecs porteront son deuil dans leur cœur car, parmi les compositeurs de fins de partie, il n'en a jamais été de plus universellement connu et admiré, de plus génial et de plus consciencieux.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

★ MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE ★

FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE S.A**

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★